

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

20e ANNEE—No 83

MONTREAL, 21 NOVEMBRE 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



SAINTE CECILE

ALBUM UNIVERSEL

REVUE INSTRUCTIVE ET RÉCRÉATIVE

BUREAU DE RÉDACTION

Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Quatre mois, \$1.00. - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - Six mois, - \$1.50

SOMMAIRE

TEXTE : — Entre-nous, par Léon Ledieu. — Les échos de Montréal, par L. d'Ornano. — Petite correspondance de l'Album Universel. — Perles littéraires : Le chant des oiseaux, par Chateaubriand. — Poésie : Une voix dans l'orage, par André Lemoine. — Petites notes scientifiques, par M. des X. — Propos d'étiquette. — Poésie : Chanson du cœur, par Jacqueline. — Nouvelle : Les fiançailles impromptues, (avec gravures). — Deux curieuses pendules, (avec gravure). — En bicyclette chez les cannibales, (avec gravure). — Recettes culinaires. — Nouvelle : Enterré vivant, (avec gravures). — Un geste de la Parisienne. — Chronique de la mode. — Page de Saint-Nicolas, (avec gravures). — Le bain le Monsieur le curé, conte breton. — Récréation en famille, (avec gravures). — Pages humoristiques variées, (avec gravures). — Choses et autres. — Le vol de l'éléphant blanc, par Marc Twain.

FEUILLETONS : — L'épreuve du feu, par Jeanne de Coulomb. — Le héros de Médine, par Henri Monet.

SUPPLEMENT MUSICAL : — Piano, l'Enchanteresse par Mendelssohn. — Chant : Sainte-Cécile, par Auguste Charbonnier.

GRAVURES : — Beaux-arts : Sainte-Cécile ; les charmes de la musique. — Comment les femmes doivent se retrousser, six gravures. — Cinq toilettes pour enfants. — Variété de dessins humoristiques.

ENTRE-NOUS

La première partie de cette causerie pourrait être intitulée comme la page féminine de certains journaux : "Pour vous, mesdames."

Parler des femmes est toujours chose épineuse et dangereuse, car on risque de blesser ou de froisser, sans le vouloir, ces fleurs animées dont on ne veut qu'admirer la beauté et respirer le doux parfum, mais le sujet devient encore plus difficile à traiter quand il s'agit de comparer la femme à l'homme, au point de vue mental et physique.

Un savant russe — ces Russes ont toutes les audaces — vient d'avoir l'aplomb de publier un livre sur la question, mais il l'a traitée d'une manière intelligente et surtout très... comment dirai-je... très galante.

La femme inférieure à l'homme ! Allons donc, imagination ! pure ou plutôt impure imagination.

Il est cependant prouvé, dira-t-on, que, depuis les temps les plus reculés, la femme a toujours été regardée comme inférieure à l'homme, mais cela ne prouve rien, et ce qu'il faut, c'est rechercher la cause de cette idée, qui s'est propagée de siècle en siècle.

Au commencement, je parle de longtemps après le fiasco d'Adam et d'Eve, qui, par leur conduite déplorable, se firent mettre à la porte de l'Eden,

l'homme dut pourvoir à la nourriture de sa conjointe et de ses petits, et, pour ce faire, être dehors tout le jour, pour chasser et rapporter à la caverne de quoi manger.

Cet exercice forcé, la vie active, les longues marches, endurcirent ses muscles et en firent un être vraiment fort, capable de lutter avec les fauves, pendant que sa pauvre femme restait près du foyer, alimentait le feu et prenait soin de la nichée d'enfants.

Le soir, l'homme rentrait, éreinté, pas toujours de bonne humeur, et, si le morceau de viande n'était pas cuit à son goût, grondait et levait la main. Et la main était lourde...

La pauvre femme baissait la tête et se taisait. Elle s'inclinait devant la force.

Cependant, disons-le à son actif, jamais Adam ne rentra "chaud" au domicile conjugal, car, en ce temps de lointaine souvenance, aucune société de tempérance n'existait et l'eau des sources, seul liquide buvable connu, était de meilleure qualité que celle de l'aqueduc de Montréal.

Quoi qu'il en soit, il est évident que notre grand'mère Eve a dû passer de mauvais quarts d'heure.

◆◆ Et cependant, cette supériorité physique de l'homme est-elle bien prouvée ?

En Russie, dit M. Novicow, l'auteur susdit, il y a des centaines de mille femmes employées dans les manufactures, qui, après avoir travaillé onze heures à la fabrique, se remettent à l'ouvrage en rentrant à la maison, pendant trois ou quatre heures, pour vaquer aux soins du ménage et de la famille. Quel homme pourrait y tenir ?

Le Russe a raison, et, comme preuve de l'endurance de la femme, je citerai la Canadienne-française qui, mère de dix, douze ou quinze enfants, levée avant l'aurore, veille à tout, travaille encore après le coucher du soleil, soigne toute sa tribu et ne se couche que la dernière, pour dormir quelques heures, et de quel sommeil ? Réveillée à chaque instant, donnant à boire au plus jeune, berçant l'un, consolant les autres, quoique tombant de fatigue, pendant que l'homme, rompu aussi, dort à poings fermés.

C'est une rude femme que la Canadienne, mais si dure que soit sa tâche, plus grand encore est son courage, et je ne crois pas que Jean-Baptiste, au point de vue de l'effort musculaire soutenu, puisse en remonter à Josephite.

On dit aussi que l'homme, étant plus fort physiquement, a plus de courage physique que la femme.

Cette assertion ne me semble pas plus prouvée que la première.

Certes, Alexandre, Annibal, César, Napoléon étaient évidemment très braves, mais que dira-t-on de Jeanne d'Arc, de Jeanne Hachette, de Charlotte Corday, et, chez nous, même, de Mlle de Verchères ?

Et puis, souvenez-vous du temps des persécutions, où les martyres chrétiennes mouraient avec le même courage et le même sourire aux lèvres que les condamnés chrétiens.

◆◆ Le cerveau de la femme pèse moins que celui de l'homme, dit-on encore, donc...

Ce donc, dont je connais la fin, n'est pas concluant au point de vue intellectuel, car, si on l'admettait, il faudrait en arriver à un résultat entièrement athée, à savoir que la matière serait pensante, ce à quoi je ne puis consentir.

Le cerveau de la femme est moins volumineux que celui de l'homme, parbleu ! mais son corps aussi a moins de matière. C'est une question de proportions purement physiques.

Un écrivain français, Fourier, a traité aussi ce sujet, en prenant la défense de la femme, et invoque l'histoire à l'appui de sa thèse ; il remarque que les femmes se sont montrées toujours supérieures aux hommes quand elles ont pu, grâce à l'autorité souveraine, déployer sur le trône leurs moyens naturels. "N'est-il pas certain que, sur

huit souveraines, libres et "sans époux", il en est sept qui ont régné avec gloire, tandis que sur huit rois, on compte habituellement sept souverains faibles ?... Les Elizabeth, les Catherine ne faisaient pas la guerre, mais elles savaient choisir leurs généraux, et c'est assez pour les avoir bons. Dans toute autre branche d'administration, les femmes n'ont-elles pas donné des leçons à l'homme ?

Nul prince n'a surpassé en fermeté Marie-Thérèse, qui, dans un moment de désastre où la fidélité de ses sujets est chancelante, où ses ministres sont frappés de stupeur, entreprend à elle seule de retremper tous les courages. Elle sait intimider la diète de Hongrie, mal disposée en sa faveur ; elle harangue les magnats en langue latine, et amène ses propres ennemis à jurer sur leurs sabres de mourir pour elle.

Plus loin, Fourier dit des sottises, et je ne le suivrai pas plus loin.

◆◆ Au point de l'endurance et des fatigues, sans parler du dévouement illimité et du courage toujours prêt, l'homme peut-il être comparé à la femme pour le soin des malades ?

Dernièrement, j'ai visité le couvent du Sacré-Coeur, à Québec, où l'on soigne l'humanité dans ses extrêmes ; d'un côté, les tout petits, les enfants, déposés la nuit autour de l'hospice ; de l'autre, les vieillards, hommes et femmes, épileptiques, incurables, et j'ai été émerveillé, une fois de plus, de l'étonnante capacité d'efforts physiques et moraux dont font preuve les Soeurs, humbles héroïnes du devoir volontaire.

Les enfants, passe encore, car la jeune fille qui se consacre à Dieu, dans ces maisons de charité, bien que n'ayant jamais connu les joies de la maternité, est toujours un peu mère de famille de par sa nature ; mais ces vieux et ces vieilles, débris de la vie, souffreteux malpropres malgré eux, exigeants dans leurs souffrances, réclamant toujours, ces épileptiques qui tombent tout à coup dans des crises épouvantables, quel spectacle !

Et je regardai ces Soeurs, au visage calme, aux regards si bons, jeunes et jolies parfois, se précipiter au secours des malheureux dont les convulsions me faisaient peur et me donnaient la chair de poule. Quels hommes pourraient en faire autant ?

Mais ces femmes, ces admirables filles qui consacrent leur vie au soulagement des souffrances humaines, d'où viennent-elles, quelles fautes expient-elles pour se condamner ainsi à des travaux répugnants ?

D'où elles viennent ? De partout, de la campagne et de la ville ; elles appartiennent à d'excellentes familles, elles sont instruites, distinguées, et auraient certainement brillé dans le monde.

Quelles fautes elles expient ? Celles des autres, nos fautes à nous. Ces enfants abandonnés en sont la preuve, et plus d'un de ces vieux ne doit qu'à lui-même les infirmités dont il souffre.

La femme inférieure à l'homme, non ; et, quant à moi, je reconnais au contraire sa supériorité sur une foule de points, et même... dans le vice.

Mais, nous ne nous occuperons pas de ce dernier côté de la question. "Glissez, mortels, n'appuyez pas."

◆◆ La semaine dernière, une annonce parut dans un journal des Etats-Unis : "On a besoin d'une oreille, côté droit, de telle grandeur. L'oreille peut appartenir à un homme, une femme, un jeune homme ou une jeune fille. On paiera "cinq mille piastres."

Il s'agissait d'un individu, très riche, riche comme on ne peut l'être que dans la grande république américaine, qui, ayant été obligé de se faire enlever une oreille, voulait la remplacer par une autre. On devait couper l'oreille de l'individu choisi, on l'appliquait immédiatement sur la partie correspondante et préparée du millionnaire, on donnait cinq mille piastres à l'opéré, et on le flanquait à la porte.

Telles étaient les conditions du marché.

Le lendemain matin, cent cinquante offres d'oreilles arrivaient au médecin qui avait publié l'annonce.

Ce résultat est extraordinaire, mais il est ignoble, car il prouve en même temps la puissance de l'argent et la misère causés par la disproportion des fortunes. L'indigestion d'un côté, la faim de l'autre.

Ce n'est pas, en effet, par amitié pour l'inconnu que tous ces êtres humains offrent leur oreille droite, c'est par besoin, pour avoir cinq mille piastres, et Dieu sait ce que ces offres cachent de pauvreté honteuse, de drames de famille, de logis sans feu et sans pain.

Cela ne s'appelle-t-il pas Fantine, des "misérables" de Victor Hugo, (ne le lisez pas), se faisant arracher dix dents saines, pour avoir de quoi payer un mois de nourriture pour son enfant.

Il y a des moments où je comprends qu'on soit communard, partageux, tout ce qu'on voudra, et que l'on coupe l'oreille droite à tous les millionnaires, avec défense, sous peine de mort, de la faire remplacer, mais, en attendant, je souhaite que le règne de Dieu arrive sur la terre comme au ciel.

LEON LEDIEU.

LES ECHOS de MONTREAL

Avez-vous entendu parler de l'Alliance-française, de son but de propagation des idées françaises à travers le monde, de ses débuts assez lointains ? Sinon, il vous est peut-être arrivé de lire des comptes-rendus de ses séances. A Montréal, les grands journaux annonçaient il y a quelques mois la venue d'une branche de la dite Association.

Des noms très respectables furent publiés, et, du jour au lendemain, dût la modestie des personnes visées en souffrir, on les proclama champions de la cause intellectuelle française au Canada. L'intention était bonne, quoique manquant de nouveauté.

A en juger d'après les on dit, la jeune pousse de l'Alliance-française, greffée sur des données ethnographiques spéciales, devait montrer au grand jour et faire aimer les floralions des belles lettres françaises.

Quel a été le résultat obtenu jusqu'à ce jour, parmi notre population canadienne-française, par le groupe des intellectuels dont je parle ? C'est ce que je vais considérer avec mes lecteurs, les assurant, tout d'abord, que je n'entends nullement combattre le sentiment qui donne de la cohésion aux idées de ceux qui défendent les intérêts de la France à l'étranger.

Je dirai même que, sous certaines conditions, j'approuve l'existence de l'Alliance-française et applaudis à ses succès ; mais, c'est précisément parce que je désire la voir prospérer chez nous, que je réprovoie les procédés de ses zéloteurs.

Les membres Montréalais de cette Association oublient peut-être qu'ils s'adressent aux Canadiens-français ; c'est-à-dire au peuple le plus nombreux qui, en dehors de la France continentale, parle la langue de Racine.

Il ne faudrait donc pas suivre à notre égard, la ligne de conduite que l'on trace pour des pays où l'élément parlant le français, soit par nécessité, soit par dilettantisme, est l'infime minorité. Chez nous, momentanément, il ne peut être question, ni d'enseigner à balbutier les premiers mots d'une langue, ni par un écart de pensée illogique, d'en montrer les beautés transcendantes, à nos masses affairées.

Il ne s'agit pas non plus de nous attirer vers les choses toutes modernes de l'esprit français, mais tout simplement, je crois, d'amplifier nos connaissances actuelles ; mettant à notre portée un progrès moral, dont notre foi et nos idées de paix démocratique n'auraient pas à souffrir.

Ce furent très probablement ces considérations qui, jadis et en haut lieu, valurent à l'Alliance-

française, quelques remarques de la part de certains membres du clergé catholique.

On pensait avec raison que, ce qui peut être attrayant et profitable à l'élite d'une nation dont le génie enfiévré s'oriente sans cesse, pourrait bien en pas convenir d'emblée à des individus doués d'un idéal moins actif.

Evidemment, les personnes qui sacrifient leur temps et leur talent à propager une idée, sont en droit de se réclamer de leur liberté d'action et de leurs bonnes intentions, tant qu'elles ne transgressent aucune des lois établies.

Mais lorsque, ainsi qu'il en est de l'Alliance-française, on s'adresse à la publicité pour faire du prosélytisme, on s'expose à des observations, quelque louable que soit le but qu'on veut atteindre.

De temps en temps, les journaux nous informent qu'à une date fixée, en l'une des salles publiques les plus sélectes de Montréal, une soirée avec conférence, aura lieu, sous les auspices de l'Alliance-française. On sollicite l'inscription des Canadiens, et, les choses vont leur petit train, sans doute à la plus grande satisfaction de ceux qui s'en occupent.

A la soirée annoncée, plusieurs personnes déploient du talent et intéressent un moment des auditeurs triés sur le volet. Les archives ont été fouillées et parfois on présente aux feux de la rampe un personnage littéraire dont la valeur réelle n'a qu'un tort, celui de sentir le mois.

L'orateur est félicité, et qui sait, peut-être un jour, grâce aux bons offices d'un aimable consul, recevra-t-il des mains du représentant de la France un ruban rouge ou même violet.

Vains hochets qui empêchent souvent de viser à un but élevé, qui expliquent bien des choses. Je croyais la maladie des décorations un fléau exclusivement français, faudrait-il croire qu'il a traversé les mers ?

Si réellement l'Alliance-française veut faire oeuvre efficace parmi nous, s'y prend-elle comme il faut ?

Dès ses débuts ici, elle a fait l'effet d'un clan très aristocratique à la recherche d'occasions de se réunir pour disserter de choses abstraites, peu à la portée du commun des mortels. Le local qu'elle a choisi est trop petit et trop huppé pour que le bon et timide public bourgeois s'y risque. A-t-elle sérieusement recherché des adhérents sincères et désintéressés ? Les Messieurs et les Dames qui en font partie, orientent-ils leurs devoirs acceptés de gaieté de coeur, dans l'intérêt général ? Ce sont toutes choses qu'il est permis de considérer.

Or, si je ne me trompe, les vues de cette Association devraient être plus philanthropiques. Ou les Canadiens veulent conserver leur langue et l'améliorer, en prenant modèle sur l'ancienne mère-patrie, où ils s'en détachent, il faudrait enrayer cette débandade morale ? Dans les deux cas, l'Alliance-française ne fait pas ici ce qu'on serait en droit d'attendre d'elle ; étant données les louanges qui annoncèrent sa naissance dans la métropole canadienne.

Il serait pourtant relativement facile d'obtenir un bon résultat, car notre peuple ne demanderait pas mieux que de s'intéresser à un mouvement intellectuel si cher à son coeur. On pourrait par exemple nommer membres de l'Alliance-française, à titre gracieux, tous les membres du corps enseignant français de la Province de Québec. Les instituteurs et les institutrices, gens consciencieux entre tous et éclairés par profession, se feraient un plaisir de donner un bon coup d'épaule en faveur de la cause française, ce qui n'est pas à dédaigner. Même et surtout quand il n'est question que d'un mouvement intellectuel. Mais alors, il faudrait renoncer aux petits discours précieux en catimini. Il faudrait une vaste salle, où n'importe qui pourrait aller des heures durant entendre débiter de belles choses, pas trop élevées, par des gens qui travaillant pour la gloire, mettraient leur talent à la disposition de notre jeune pays et lui feraient beaucoup de bien.

La petite ouvrière, ou le jeune citoyen, en habits du dimanche, après une de ces séances, rentre-

raient chez eux le regard brillant et l'âme sereine en songeant aux beautés des choses saines et bien formulées qu'on leur aurait dites. Il est certain que, à ceux-là, on ne pourrait faire dix conférences sur le même sujet : la cathédrale de Reims — ni sur la formation de l'art gothique ! Ces grandes machines pourraient être réservées pour les estomacs forts.

Si l'on faisait ce que je demande, le Canadien jugerait mieux la France et les Français, qu'ils connaîtraient davantage.

Eliminant la discussion de certains actes récents du gouvernement de la République française, les fils de Jean-Baptiste pourraient se rendre compte de bien des choses dont ils profiteraient, tout en écartant celles qui ne leur disent rien.

Que s'il me fallait chercher une quasi certitude du succès qui couronnerait une telle entreprise, je citerai, sans vouloir leur faire de la réclame, les deux théâtres français de Montréal.

Depuis quelque temps, les Nouveautés et le National ne désemplissent pas. Pourquoi ? Tout bonnement parce qu'on y donne des pièces de grand intérêt. Parce que la diction de Mme Varennes ou de M. Dhavrol entre autres artistes est excellente, parce que ces personnes rendent leur rôle très consciencieusement et avec talent, et que les directeurs de ces deux théâtres ont un but louable, que le public apprécie et récompense. Car nous sentons de plus en plus que notre langue française a des beautés sans pareilles. Apprise dès le berceau, elle nous est aussi chère qu'aux fils les plus patriotes de la France, et à cela il n'y a rien d'étonnant.

Ce qui l'est davantage, c'est la vogue dont jouit le théâtre français qui vient d'être ouvert à New-York. On pourra dire qu'elle est due au grand nombre de nos cousins d'outre-mer qui habitent la métropole américaine. Pour ma part, je ne crois pas que cette raison soit exclusive. Là, accomplissant son oeuvre dans toute son efficacité, l'Alliance-française a semé un grain qui a bien levé. Des centaines et des centaines de jeunes hommes et de jeunes filles qui ont fréquenté les universités américaines, y ont appris le français classique.

Ces Yankees, très pratiques, ont constaté que la langue que parle le comte de Mun, est le meilleur outil des orateurs et des artistes dramatiques. Ils ont peut-être lu quelques ouvrages aux subtilités malheureusement équivoques, et cela a suffi. Le théâtre français les a empoignés, ils sont devenus des abonnés, d'autant plus facilement que ces laborieux sont généralement fortunés et aiment parfois à s'amuser.

On conviendra qu'au Canada, ce problème du maintien et du développement de la langue de nos pères se présente et se présentera toujours sous un autre aspect.

C'est ce que j'ai voulu établir dans les lignes précédentes ; qui n'ont qu'un mérite, celui de défendre une cause que je crois juste et honnête. Celle du peuple, qu'on regarde d'en haut, mais qui comprend et se tait dans certains cas, parce qu'il a du sens commun, et, du coeur, autant que qui que ce soit !

* * *

Puisque j'entretiens les lecteurs de notre langue nationale, je vais me permettre de faire une observation générale que je crois juste. Donc, depuis que ma pensée s'est portée vers l'étude des sujets populaires, c'est-à-dire depuis environ quinze ans, j'ai constaté avec regret, que, quoiqu'en dise un auteur français, on cause très peu au Canada.

Rares, très rares, sont dans nos familles les conversations dignes de ce nom ; on échange des banalités, on effleure les questions politiques, elles nous brouillent même parfois les idées ; les dames parlent ménage ou chiffon, incidemment d'une oeuvre littéraire, mais franchement, on ne cause pas.

Il paraît qu'un M. Chantre, d'Orange, dit que si nous aimions autant à lire, qu'à écouter orateurs ou conférenciers, nous serions le peuple le plus lettré de l'univers.

J'ai le regret de dire que je diffère d'opinion avec ce monsieur. Dans nos campagnes, on écoute attentivement des récits de trappeurs, ou ceux des luttes légendaires du passé ; dans nos villes, un politicien harangue parfois la foule avec succès. Qu'est-ce que cela prouve ? N'ai-je pas entendu maintes fois dire au sortir des églises :

Tel prédicateur parle très bien, il emploie beaucoup de mots que nous ne comprenons pas !

Cette ignorance du peuple provient de ce que chez nous, l'influence du mutisme exemplaire anglais aidant, nous ne causons pas assez, nous parlons ou nous demeurons taciturnes. Ce qui ne veut pas dire que nous soyons un peuple triste, fuyant le rire et les bons mots.

La conversation est un art, en France. On ne l'y enseigne pas, elle y est chez elle. Hélas ! nous avons beaucoup perdu de ce riche filon de notre langue, si riche, dis-je, qu'il contribue à l'enrichir sans cesse.

C'est à Paris où la conversation est le plus animée, là elle comporte des règles tacites que tout le monde sait, emploie et ne formule jamais. Permettez-moi de vous citer comme preuve la brillante page qui suit, due à la plume si fine et si perspicace de Mme de Staël, l'auteur célèbre de "Corinne" :

"Il me semble reconnu que Paris est la ville du monde où l'esprit et le goût de la conversation sont le plus généralement répandus ; et ce qu'on appelle le mal du pays, ce regret indéfinissable de la patrie, qui est indépendant des amis même qu'on y a laissés, s'applique particulièrement à ce plaisir de causer, que les Français ne retrouvent nulle part au même degré que chez eux. Volney raconte que des Français émigrés voulaient, pendant la Révolution, établir une colonie et défricher des terres en Amérique ; mais, de temps en temps, ils quittaient toutes leurs occupations pour aller, disaient-ils, "causer à la ville" ; et cette ville, la Nouvelle-Orléans, était à six cents lieues de leur demeure. Dans toutes les classes, en France, on sent le besoin de causer : la parole n'y est pas seulement, comme ailleurs, un moyen de se communiquer ses idées, ses sentiments et ses affaires, mais c'est un instrument dont on aime à jouer, et qui ranime les esprits, comme la musique chez quelques peuples, et les liqueurs fortes chez quelques autres.

Le genre de bien-être que fait éprouver une conversation animée ne consiste pas précisément dans le sujet de cette conversation ; les idées ni les connaissances qu'on peut y développer n'en sont pas le principal intérêt : c'est une certaine manière d'agir les uns sur les autres, de se faire plaisir réciproquement et avec rapidité, de parler aussitôt qu'on pense, de jouir à l'instant de soi-même, d'être applaudi sans travail, de manifester son esprit dans toutes les nuances par l'accent, le geste, le regard, enfin, de produire à volonté comme une sorte d'électricité qui fait jaillir des étincelles, soulage les uns de l'excès même de leur vivacité, et réveille les autres d'une apathie pénible.

Les bons mots des Français ont été cités d'un bout de l'Europe à l'autre : de tout temps ils ont montré leur brillante valeur, et soulagé leurs chagrins d'une façon vive et piquante ; de tout temps ils ont eu besoin les uns des autres, comme d'auteurs alternatifs qui s'encourageraient mutuellement ; de tout temps ils ont excéllé dans l'art de ce qu'il faut dire, et même de ce qu'il faut taire, quand un grand intérêt l'emporte sur leur vivacité naturelle ; de tout temps ils ont eu le talent de vivre vite, d'abrèger les longs discours, de faire place aux successeurs avides de parler à leur tour ; de tout temps, enfin, ils ont su ne prendre du sentiment et de la pensée que ce qu'il en faut pour animer l'entretien, sans lasser le frivole intérêt qu'on a d'ordinaire les uns pour les autres.

Les Français parlent toujours légèrement de leurs malheurs, dans la crainte d'ennuyer leurs amis ; ils devinent la fatigue qu'ils pourraient causer, par celle dont ils seraient susceptibles : ils se hâtent de montrer élégamment de l'insouciance pour leur propre sort, afin d'en avoir l'honneur au lieu d'en recevoir l'exemple. Le désir de

paraître aimable conseille de prendre une expression de gaieté, quelle que soit la disposition intérieure de l'âme ; la physionomie influe par degrés sur ce qu'on éprouve, et ce qu'on fait pour plaire aux autres émusse bientôt en soi-même ce qu'on ressent.

"Une femme d'esprit a dit que Paris "était le lieu du monde où l'on pouvait le mieux se passer de bonheur" : c'est sous ce rapport qu'il convient si bien à la pauvre espèce humaine."

Certes, il faudra du temps avant que nous puissions nous réclamer de telles qualités. Mais nous pouvons nous améliorer sous ce rapport, sans que cela diminue en rien ce que l'on prise en nous. Et, lorsque nous narrerons à un étranger les progrès de notre pays, ses origines et ses espérances, nous serons heureux de le faire dans une langue précise, imagée et spirituelle, qui malheureusement s'est un peu rouillée depuis que nos pères nous la léguèrent.

* * *

Je termine cette chronique en signalant à l'attention du public notre illustration de première page. Elle représente la patronne des musiciens, dont la fête tombe le 22 du courant. C'est dire que ce numéro de notre revue, pourrait porter le nom de Sainte-Cécile, que nous représentons à l'orgue, exécutant une mélodie céleste au milieu des anges. Cette reproduction très artistique, toute récente et peu connue au Canada, est une véritable oeuvre d'art qui, croyons-nous, plaira à nos lecteurs, et qu'ils conserveront.

D'autre part, nous publions dans nos pages de musique, une composition de circonstance due à Monsieur A. Charbonnier, dont les lecteurs connaissent depuis longtemps les dispositions et les talents artistiques.

L. d'ORNANO.

PETITE CORRESPONDANCE DE "L'ALBUM UNIVERSEL"

Vu la prolixité et la facture négligée de certaines pages littéraires qu'on nous adresse, nous nous voyons dans la nécessité de rappeler de nouveau à nos aimables correspondants que :

Les oeuvres inédites à nous soumises devront être intéressantes, bien écrites et concises, pour être publiées dans nos colonnes ; que nous ne tiendrons aucun compte des manuscrits non signés d'un nom responsable, lequel devra être suivi de l'adresse exacte de l'expéditeur. De plus, l'espace réservé à ces compositions étant limité, les sujets devront être traités brièvement, soit en prose, soit en vers. Prose : maximum, une colonne et demie de l'"Album Universel" Poésie : maximum d'une pièce, une trentaine de vers.

M. G. Gauthier, Saint-Henri. — Regrettons ne pouvoir insérer votre correspondance, elle eût dû être adressée à un journal quotidien plutôt qu'à notre revue. Nous nous sommes tracé un cadre que nous ne saurions franchir, même si nous le désirions.

M. Auguste Charbonnier. — Serait bien aimable de passer à nos bureaux, dans le courant de la semaine prochaine.

Dr Philippe Sainte-Marie, Sorel. — Désirerions vous faire de vive voix quelques remarques au sujet de votre dernier envoi. Sincères remerciements.

PERLES LITTÉRAIRES

Naguère dans cette revue, nous publions une page célèbre où Michelet décrit le chant des oiseaux. Afin de donner une idée des procédés littéraires, nous mettons sous les yeux de nos lecteurs le même sujet traité par un autre grand maître du style, Chateaubriand, et une poésie d'André Lemoine.

LE CHANT DES OISEAUX

Lorsque les premiers silences de la nuit et les derniers murmures du jour luttent sur les coteaux, au bord des fleuves, dans les bois et dans les vallées ; lorsque les forêts se taisent par degré, que

pas une feuille, pas une mousse ne soupire, que la lune est dans le ciel, que l'oreille de l'homme est attentive, le premier chantre de la création entonne ses hymnes à l'Éternel. D'abord il frappe l'écho des brillants éclats du plaisir ; le désordre est dans ses chants ; il saute du grave à l'aigu, du doux au fort ; il fait des pauses ; il est lent, il est vif : c'est un coeur que la joie enivre, un coeur qui palpite sous le poids de l'amour. Mais tout à coup la voix tombe, l'oiseau se tait. Il recommence. Que ses accents sont changés ! quelle tendre mélodie ! Tantôt ce sont des modulations languissantes, quoique variées ; tantôt c'est un air un peu monotone, comme celui de ces vieilles romances françaises, chefs-d'oeuvre de simplicité et de mélancolie. Le chant est aussi souvent la marque de la tristesse que de la joie : l'oiseau qui a perdu ses petits chante encore ; c'est encore l'air du temps du bonheur qu'il redit, car il n'en sait qu'un ; mais par un coup de son art, le musicien n'a fait que changer la clef, et la cantate du plaisir est devenue la complainte de la douleur.

Ceux qui cherchent à déshériter l'homme, à lui arracher l'empire de la nature, voudraient bien prouver que rien n'est fait pour nous. Or, le chant des oiseaux, par exemple, est tellement commandé pour notre oreille, qu'on a beau persécuter les hôtes des bois, ravir leurs nids, les poursuivre, les blesser avec des armes ou dans des pièges, on peut les remplir de douleur, mais on ne peut les forcer au silence. En dépit de nous, il faut qu'ils nous charment, il faut qu'ils accomplissent l'ordre de la Providence. Esclaves dans nos maisons, ils multiplient leurs accords ; il y a sans doute quelque harmonie cachée dans le malheur, car tous les infortunés sont enclins au chant. Enfin, que des oiseleurs, par un raffinement barbare, crèvent les yeux à un rossignol, sa voix n'en devient que plus harmonieuse. Cet Homère des oiseaux gagne sa vie à chanter, et compose ses plus beaux airs après avoir perdu la vue. "Démocritus, dit le poète de Chio, en se peignant sous les traits du chantre des Phéaciens, était le favori de la muse ; mais elle avait mêlé pour lui le bien et le mal, et l'avait rendu aveugle en lui donnant la douceur des chants."

L'oiseau semble le véritable emblème du chrétien ici-bas ; il préfère, comme le fidèle, la solitude au monde, le ciel à la terre, et sa voix bénit sans cesse les merveilles du Créateur.

CHATEAUBRIAND.

UNE VOIX DANS L'ORAGE

Un rossignol chantait, le soir d'un grand orage...
Sur la haute forêt quand la foudre éclatait,
Quand, sillonné d'éclairs, pluie et vent faisaient
[rage,
Un seul oiseau des bois, le rossignol chantait.

Ayant fermé l'oreille aux bruits de la tempête,
Et rassurant son nid qu'abandonnait le jour,
Il disait au printemps la musique de fête
Où débordait son coeur, un coeur ivre d'amour.

Secouant son antique et verte chevelure,
Quand toute la forêt sous le vent se tordait,
Aux tonneurs du ciel la voix fervente et pure
Comme un alléluia sans trouble répondait.

Et lorsque s'apaisait le souffle des rafales,
Laissant un peu de calme à l'oiseau du printemps,
Alors on entendait, à rares intervalles,
L'hymne de joie éclore en bouquets éclatants.

Dans l'héroïque espoir de fatiguer l'orage,
Qui s'éloignait enfin en longs roulements sourds,
Sans perdre un seul instant sa voix ni son courage,
Le petit rossignol vainqueur chantait toujours.

Quand la sombre tempête eut balayé ses voiles
Du ciel rassérénié, le chant triomphateur
Montait jusqu'aux points d'or des premières
[étoiles
Qui de haut rayonnaient sur le divin chanteur.

ANDRÉ LEMOYNE.

PETITES NOTES SCIENTIFIQUES

Une année ne se passe pas, sans que quelque médecin ne lance un nouveau sérum contre la tuberculose, ou une autre maladie ; sans qu'un savant présente un rapport concernant une grande invention. Ces messieurs ne réussissent pas toujours. Ce serait trop beau ! Sur ce, le public de répéter que la science est en faillite.

Vaine querelle de mots ! On a une tendance dans certains milieux à mal définir la science. On abuse du mot et on l'applique un peu à tort et à travers. Il y aurait beaucoup à dire à cet égard ; mais le débat resterait stérile, et il vaut mieux citer des faits. Les faits ont toujours leur valeur et leur enseignement. Opposons aux pessimistes le petit raisonnement suivant :

Supposons un simple mortel tombé en léthargie, comme l'Homme à l'oreille cassée, d'Edmond About, au lendemain de l'Exposition de 1889. Il se réveille après seulement treize ans de sommeil. Il lui faut ouvrir tout grands les yeux, car tout est déjà bien étrange. Il sera obligé de faire connaissance avec la bicyclette, qui envahit les rues et les promenades avec ses roues caoutchoutées et tout à fait inconnues alors ; avec les automobiles électriques, au pétrole, à vapeur. Et de trois !

Il trouvera les chemins de fer électriques, qui n'existaient pas, (il n'y avait que des tramways) ; les courants polyphasés qui fournissent le moyen de répandre et de distribuer à grande distance les forces motrices naturelles ; la turbine de Laval, qui permet d'utiliser la vapeur à des pressions de plusieurs centaines d'atmosphères ; le nouveau moteur Diesel à combustion intérieure, le plus économique des moteurs existant actuellement ; le carbure de calcium producteur de l'acétylène, à la lumière si éclatante. Et de sept !

On lui parlera du cinématographe, qu'il ne connaissait pas ; des rayons Roentgen, qui nous permettent de voir à travers les corps opaques ; des propriétés du radium ; de l'air liquide déjà utilisé par l'industrie ; de la photographie des couleurs ; de la télégraphie sans fil ; de la lumière froide obtenue par luminescence des gaz raréfiés traversés par l'effluve électrique ; des courants électriques de haute fréquence dont M. Tesla nous a montré les singulières propriétés et que M. d'Arsonval a appliqués à l'art de guérir. Et de quinze !

Quinze numéros à sensation en quelques années et dans le seul domaine de la physique et de la mécanique.

Et notre léthargique dirait que la terre n'a pas tourné depuis qu'il s'est endormi, et que nous avons perdu notre temps ? Jamais de la vie ! Il dira la vérité, c'est que la science est une mère féconde et que le progrès saute aux yeux !

* * *

Certaines personnes, les sténographes des deux sexes et leurs aides, seront bientôt obligés de reconnaître tout particulièrement le progrès scientifique. Quoique dans le cas les concernant, ils n'aient pas lieu de s'en réjouir, il paraîtrait en effet que M. Thomas Edison, le sorcier de Menlo-Park, l'ancien petit vendeur de journaux, le génial Edison, vient d'inventer une machine merveilleuse qui remplacera à la fois et sténographes et copistes. C'est un phonographe perfectionné qui permettra d'enregistrer fidèlement et parfaitement les témoignages devant les cours et les discours dans les comités parlementaires.

Ce phonographe est composé de deux machines, une pour enregistrer, l'autre pour reproduire. La première supprime les sténographes, la deuxième supprime ceux auxquels les sténographes sont obligés aujourd'hui de dicter leurs notes. M. Edison prétend qu'une de ses machines, qui sont prêtes à mettre sur le marché, fera l'ouvrage de huit sténographes, et le congrès américain va être le premier à en faire l'essai.

De là, l'invention passera dans les bureaux, et alors, adieu la jolie type-writer, la joie et l'agrément des bureaux austères, le rayon de soleil sur les paperasses jaunies.

La seule machine que M. Edison se déclare impuissant à inventer, c'est une machine pour traduire les discours d'une langue à une autre. Cette tâche sera encore le lot du cerveau humain pendant quelques années.

Ce dont ne se plaignent pas nombre de traducteurs officiels ou autres, d'Ottawa, de Montréal et d'ailleurs.

* * *

Les expériences faites et les représentations données du "looping the loop" sous diverses formes ont piqué d'émulation les praticiens des tentatives dangereuses ainsi que les amateurs de ces spectacles ; on rivalise de zèle, entre acrobates, pour trouver encore et toujours quelque chose de plus "sensationnel" que la veille. Ce sera, dans les annales de l'acrobatie, une brillante période.

Ainsi, pour prendre une de ces choses parmi les plus récentes, un novateur de New-York, M. Schreyer, fait un plongeon de quinze verges de haut dans un bassin creusé au milieu d'une verte pelouse.

Un plongeon de 45 pieds n'a rien, en principe, qui puisse provoquer des étonnements, ni soulever des ovations. Mais, le plongeon de M. Schreyer s'embellit, en même temps qu'il se complique, des circonstances accessoires, grâce auxquelles un tour de force se trouve actuellement digne de passer à la postérité : ainsi que le disent les mathématiciens, il remplit les conditions non seulement suffisantes, mais encore, nécessaires, pour que le problème soit résolu à la satisfaction des snobs.

Cet audacieux "jumping of place" s'effectue, en effet, au moyen d'un plan incliné prolongé par une plate-forme en palier sur lequel l'acrobate prend son élan à bicyclette : le parcours est de 70 à 80 verges. Parvenu à l'extrémité de la plate-forme, le coureur saute par-dessus le guidon de sa machine, laquelle tombe dans le vide et est recueillie dans un filet. Quant à lui, il décrit une gracieuse trajectoire, naturellement parabolique, dont le point "terminus" est le bassin creusé dans la verte pelouse et rempli d'eau.

On nous affirme que l'inventeur de cet exercice l'accomplit avec autant de calme que de précision, et que, jusqu'à présent, il n'a jamais oublié d'emporter avec lui, au départ, sa trajectoire exactement calculée : on sait combien cet oubli cause d'ennuis aux artilleurs, lors de leurs premiers tirs d'exercices. Mais, ce serait bien plus fâcheux encore pour l'original cycliste américain, ainsi qu'on le comprendra sans aucun calcul algébrique.

* * *

Avec l'automne, tandis que les feuilles mortes s'en vont rejoindre les vieilles lunes ; les rhumes de toutes sortes viennent, eux, nous imposer bien des ennuis. Nous sommes à la saison où la grippe, l'influenza, la bronchite font le plus de ravages. L'état hygrométrique étant chez nous très élevé, à cause de la présence de grands cours d'eau. Le Saint-Laurent ne pouvant guère être classé comme petite rivière, il est peut-être bon de tenir compte que les maladies inflammatoires des voies respiratoires ont pour origine l'air humide, chargé de germes qui pénètrent dans l'économie par le nez et par la bouche. Il faut donc soigner son nez et sa bouche. Les tissus renferment peut-être bien encore quelques microbes pathogènes cachés dans leurs replis, mais, enfin, il y a toutes les chances possibles de les atteindre ou de les gêner dans leur évolution, en ayant recours à des lavages répétés. On ne saurait, en tout état de cause, trop conseiller d'avoir recours à ces précautions préventives.

Il faut bien se rappeler que c'est par le nez et par la bouche que nous arrivent les maladies infectieuses telles que la grippe, l'angine, la diphtérie, la pneumonie, le rhumatisme articulaire aigu, la scarlatine. Or, il est si simple de s'astreindre aux lavages des voies respiratoires. Trois à quatre fois par jour on peut se livrer à un peu de toilette préventive, et l'on augmente considérable-

ment les chances que l'on a d'éviter le mal qui nous menace.

Les liqueurs de préservation sont en grand nombre. On recommande la suivante, facile à préparer, et laquelle conserve son action pendant des semaines :

Thymol	3 gr.
Essence de cannelle de Ceylan	3 gr.
Alcool à 90°	100 gr.
Teinture d'eucalyptus	25 gr.

Une quinzaine de gouttes dans un quart de verre d'eau pour gargarisme, trois à quatre fois par jour. L'ennemi vient du dehors ; il faut lui fermer la porte au nez.

C'est vraiment dommage que nous ne puissions en faire autant aux frimas. Heureusement que, cette année, le prix du charbon est moins cher qu'il l'an dernier. C'est presque une consolation !
M. DES X.

PROPOS D'ÉTIQUETTE

LES INVITATIONS A DANSER

Les longues soirées d'hiver amènent avec elles les bals de famille ou de société. Nos pères aimèrent beaucoup ce passe-temps, nos cousins de France ne le dédaignent pas encore ; il est donc de saison d'en dire ici quelques mots, puisque nous ne leur cédon en rien sous ce rapport.

Un homme bien élevé ne fait pas danser trop souvent la même femme, quelles que soient ses préférences. Les fils, les neveux de la maison dansent avec les femmes les moins recherchées. On formule en ces termes l'invitation à danser : "Madame ou Mademoiselle, voulez-vous bien me faire l'honneur de danser avec moi le prochain quadrille ?"

Le cavalier se tient incliné devant la dame. Une femme qui a refusé de danser, sans pouvoir motiver ce refus par les mots traditionnels : "Je vous remercie, mais je suis invitée (et non engagée)", cette femme ne peut plus danser avec un autre homme tout le temps que dure le quadrille ou la valse qu'elle a refusé à celui qui s'est présenté le premier. Et, afin de pouvoir accepter la danse suivante, elle a dû répondre à l'invitation précédente, sans sécheresse, en souriant : "Je vous remercie, mais je suis fatiguée et je ne danserai pas cette fois-ci."

Un homme du monde n'insiste pas, ne dit pas : "Et la prochaine valse ?" Il peut se représenter, mais un peu plus tard. Si on le... remercie de nouveau, il se le tient pour dit et n'insiste plus.

Mais, à moins de graves raisons, une femme ne refusera pas deux fois au même homme de lui accorder un tour de valse ou un quadrille.

Elle doit prendre garde aussi de confondre les invitations, d'accepter, par étourderie, deux danseurs pour la même danse. Si cet incident se produisait, elle dirait gentiment : "Pour vous prouver, messieurs, qu'il ne s'agit que d'une confusion, d'un manque de mémoire, je me "priverai" de danser cette fois-ci." Alors, l'un des cavaliers se désisterait. Mais la dame ferait encore quelques façons, afin de ne témoigner ni sympathie ni préférence à celui qui resterait en ligne.

Lorsque le cavalier a ramené la danseuse à sa place, il s'incline devant elle, et elle le salue également.

CHANSON DU CŒUR

J'avais placé mon cœur dans une citadelle,
En un pays désert, sur le bord d'un rocher ;
L'orgueil et le devoir y faisaient sentinelle
Et nul voleur d'amour n'osait en approcher.

Mais vous êtes venu, vous avez pris la place
Sans armes, sans combat, d'un seul regard, seigneur !

Et je n'avais pas eu le temps de crier grâce
Que vous étiez déjà le maître de mon cœur !

JACQUELINE.

LES FIANÇAILLES IMPROMPTUES

Ce que Fred Cameron, le millionnaire américain, voulait, les femmes le voulaient généralement aussi. Venu à Paris un peu pour les affaires, et beaucoup pour son plaisir, le jeune Crésus du Nouveau-Monde avait été présenté dans le monde élégant, où il avait eu un véritable succès. Les envieux le mettaient sur le compte de son aplomb imperturbable, les admirateurs l'attribuaient à sa belle figure, à son caractère aimable et gai qui lui attirait tous les coeurs. Les femmes, comme nous l'avons déjà fait entendre, en raffolaient. Le beau Fred était le "lion" du moment. Les mamans de la haute aristocratie lui souriaient et ne l'eussent point dédaigné comme gendre.

Quelles que fussent les peccadilles du jeune homme, il savait toujours s'en tirer avec honneur. Cependant, il faillit perdre cette présence d'esprit qui l'avait rendu célèbre à si juste titre.

Un jour, Madame d'Iblis le surprit au salon, embrassant sa fille Diane.

Ce fut un moment critique, gros de dangers. Pendant un instant, la baronne resta clouée sur place, suffoquée. C'était ainsi que cet Iroquois du Nouveau-Monde la repayait de son hospitalité ! C'est alors que Fred eut une inspiration subite digne d'un Alexandre. Il fit un signe presque imperceptible à Diane, et, lui prenant la main, il se tourna vers Madame d'Iblis :

—Je viens de demander à Mademoiselle Diane si elle voulait me faire l'honneur de m'épouser. Elle m'a rendu très heureux, en promettant d'être ma femme, à condition d'obtenir votre consentement. Je me reconnais absolument indigne, mais c'est pour cette raison même que je la désire pour femme. Puis-je espérer que votre approbation viendra combler mon bonheur ?

Pendant quelques instants, Madame d'Iblis garda le silence. Cette manière de procéder lui paraissait si extraordinaire qu'elle en restait confondue. Voilà ce qui s'appelait prendre les gens d'assaut ! Elle avait bien entendu dire que les Américains avaient une singulière façon de se comporter, mais ne s'était jamais figuré... Enfin ! puisque c'était comme ça... Et d'ailleurs, comment faire comprendre à ce jeune sauvage l'incongruité de sa conduite ? Elle n'avait qu'à se soumettre... Il est vrai que, dans cette soumission, les millions entraient bien pour quelque chose.

Madame d'Iblis eut un beau geste de résignation et s'avança majestueusement vers les délinquants. Par bonheur pour Mademoiselle Diane, la baronne était trop préoccupée de l'effet qu'elle désirait produire, pour remarquer le trouble de sa fille. Autrement, elle eût pu s'étonner du regard chargé de ressentiment qu'avait jeté Mile d'Iblis à son fiancé. Elle s'approcha de Fred et lui tendit la main.

—Voilà quelque chose de bien inattendu, mes enfants... Qui se serait jamais douté !... Enfin, puisqu'il s'agit du bonheur de ma fille...

Cameron effleura de ses lèvres la main de sa future belle-mère, en dissimulant un petit sourire moqueur.

Dix minutes plus tard, Fred fut confronté par Némésis, lorsqu'il se trouva seul avec la jeune

filie à laquelle il s'était fiancé avec si peu de cérémonie. Il se laissa tomber sur un fauteuil, la tête dans ses mains, pour cacher le rire qui l'é-touffait.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'ai-je donc fait ! s'écria-t-il, lorsqu'il fut suffisamment remis pour relever la tête.

Diane contemplant son fiancé avec une colère grandissante. Cette scène l'amusait médiocrement. Appuyée contre la cheminée, les bras croisés, elle attendait que Fred se fût calmé.

—Est-ce qu'on s'amuse souvent comme ça, dans votre pays ? demanda-t-elle d'une voix qui tremblait d'indignation et de colère.

—Vous appelez cela s'amuser ? demanda Fred, en relevant la tête d'un air tragique. Au fond, il admettait que la situation avait eu des compensations.

Elle frappa du pied avec une rage contenue.

—Je vous félicite de vous être surpassé, aujourd'hui, Monsieur Cameron. En premier lieu, vous êtes d'une imprudence sans nom ; vous avez ensuite l'audace de me faire jouer un rôle ridicule en me mettant dans une position fautive vis-à-vis de ma mère ; non satisfait de votre conduite inqualifiable, vous vous livrez à un rire insultant. Pourriez-vous m'expliquer ?...

—Voyons, Mlle Diane, pourquoi vous fâcher ? Il n'y a rien de si terrible, après tout. Je vous ai mise dans une vilaine impasse, j'en conviens, et je le regrette plus que je ne saurais le dire... Mais vrai, c'était si drôle que je croyais en mourir.



—J'avoue que je ne vois point là de quoi exciter votre hilarité, dit-elle d'un ton glacial.

—Je regrette d'avoir ri, veuillez me croire, et je vous demande mille pardons. Mais, voyez-vous, j'étais obligé de recourir à ce rôle odieux. Il fallait sauver la situation.

—J'avoue que je ne vois pas du tout, monsieur. Une telle extrémité ne me semble nullement obligatoire. Pourquoi n'avez-vous pas dit la vérité ?... Vous avez pris un lâche avantage...

—Mon Dieu ! j'y ai bien pensé, mais les apparences étaient contre vous. J'ai vu dans les yeux de madame votre mère qu'elle ne nous aurait pas cru, quand bien même nous lui aurions juré la vérité.

La jeune fille sentit qu'il avait raison, mais avec une perversion toute féminine, elle revint à la charge.

—Comment avez-vous osé ?

—Je l'ignore moi-même, dit Fred humblement.

—Si encore je vous avais donné la moindre cause...

—Mais vous ne m'en avez donné aucune... pas la moindre, interrompit-il vivement. Mettez mon acte sur le compte de l'aliénation mentale.

La jeune fille tourna imperceptiblement la tête de son côté.

—Alors, pourquoi l'avez-vous fait ?

—Dois-je absolument vous donner mes raisons ?

—Mais sans doute, dit-elle d'un ton dédaigneux.

—Détournez un peu la tête. Là, c'est bien. Regardez dans le miroir maintenant.

Elle jeta les yeux dans la grande glace, au-dessus de la cheminée. Elle y rencontra le regard hardi du jeune homme et rougit.

—Je ne vous ai pas prié de me faire des compli-

ments, monsieur. S'il y avait eu une excuse — une excuse valable...

Elle mit une certaine emphase dans ces trois mots, comme pour se justifier elle-même d'un acte qu'elle eût senti, quelques moments auparavant.

Il se pencha, en fixant sur elle ses yeux rieurs :

—Mon excuse est la plus belle du monde, Diane.

—Eh ! bien... laquelle ?

—Mon excuse, pour le



moment, m'en veut à mort. Je n'entrerai pas dans les détails.

—Allons, encore des bêtises.

Elle lui darda, entre ses longs cils, un regard dans la glace. On eût pu jurer que toute cette sévérité cachait une pensée espiègle.

—Et comment comptez-vous remédier... à cet état de choses, monsieur ? Il est vrai que cela ne me concerne aucunement. Cependant, je suis curieuse de savoir comment vous allez vous en tirer ?

—Vous parler de nos fiançailles ?

—Pardon, dites vos fiançailles. Quant à moi, je n'ai rien à y faire.

Elle lui jeta un regard de défi qui n'était pas sans coquetterie.

On pourrait se quereller, suggéra Fred, d'un air morne.

—L'idée n'est pas mauvaise. Mais, généralement, on ne se querelle pas la première semaine, n'est-ce pas ?

—Je n'ai jamais été fiancé pour le savoir... Vous pourriez peut-être me refuser après quelque temps... sous le prétexte que je suis indigne de vous, et ce serait bien la vérité... car je le suis.

—Alors, on m'accuserait d'être une flirt. Non, c'est impossible. Autre chose, s'il vous plaît."

—Mon Dieu ! je pourrais voler une banque. Ce serait votre excuse.

—Non, il y aurait trop de publicité... et puis c'est impossible...

—Si je me noyais ?...

Les yeux de la jeune fille eurent une lueur de malice :

—Vraiment, vous m'obligeriez à ce point-là ? Il me semble que c'est trop vous demander.

—Mais non, si je puis vous obliger.

Elle médita pendant quelques instants.

—Non, décidément, il n'y a rien à faire pour le moment. Nous serons bien obligés, pour la forme, de nous soumettre pendant un mois ou deux, jusqu'à ce que nous trouvions une excuse plausible pour nous séparer."

—Ce sera horriblement monotone ! hasarda Fred.

—Eh ! bien, voilà qui est poli, par exemple.

—Oh ! je voulais dire pour vous.

—A la bonne heure !

Après quelques moments d'un silence lugubre, Fred reprit :

—Je ne désire point être indiscret... mais... il faut bien arriver à une entente quelconque. Votre coeur est-il libre ?

—Oui.

A son tour, elle voulut lui faire une question. Avec un rire un peu gêné elle se tourna vers lui, timidement :

—Si ce n'est pas trop vous demander... je suis la seule à qui vous soyez fiancé pour le moment.

—Grâce au ciel, oui, s'écria-t-il avec tant de ferveur que Diane s'offensa de nouveau.

—Ne soyez donc pas si reconnaissant au ciel... ce n'est pas à moi qu'il faut vous en prendre de la vilaine impasse où vous êtes."

—Oh ! mon Dieu ! il aurait pu m'arriver quelque chose de pire, répondit-il avec calme.

—Où voyez-vous cela ? demanda-t-elle avec un petit rire nerveux que faisait trembler la colère.



—Nous serons invités ensemble à tous les bals et dans les dîners... Mais ce sera affreux !

—Pas si affreux que cela, dit Fred.

—Vous pourriez bien penser à moi, dit-elle en faisant la moue.

—Je pense à vous... constamment.

—Ne vous croyez nullement obligé d'être galant. Cela n'est pas une nécessité.

—Disons un luxe, alors. Je vous assure qu'il ne me coûte rien, c'est plutôt un plaisir. Et d'ailleurs, ce que je vous dis est parfaitement sincère.

—Je ne vous crois pas.

—Permettez-moi d'en douter.

—Monsieur !

Il leva légèrement les sourcils et la regarda avec nonchalance.

—Mon Dieu ! que vous m'irritez

—Charmante candeur ! dit Fred en contemplant le plafond.

Elle s'appuya contre la cheminée, la tête dans sa main, et regarda le visage imperturbable de son fiancé.

—Que j'aime à vous voir rêveuse ! dit Fred en souriant d'un air moqueur.

—Enfin, qu'allez-vous faire, encore une fois ? s'écria la jeune fille, exaspérée de l'indifférence du jeune homme.

—J'ai fait ce que j'ai pu, répliqua Fred avec calme. J'ai même proposé de me tuer pour vous rendre service. Vous avez refusé !

—Vous êtes ridicule !

—Eh ! bien, il ne reste qu'un moyen pour vous débarrasser de ma personne. Epousez-moi.

—Et moi, je veux que vous compreniez, monsieur, que je ne prendrai jamais un mari qui m'épouserait par pitié. Vous auriez pu m'épargner cette dernière humiliation.

Il fit un pas vers elle et la contempla pendant un moment en silence. Il ne riait plus. Ses yeux étaient sérieux et pleins de tendresse. Il prit les mains de la jeune fille dans les siennes, et obligea Diane à le regarder.

—Je vous aime, Diane, je vous ai toujours aimée. Ne permettez pas, au dépit d'un moment, de nous séparer à tout jamais.

Diane baissa la tête.

—J'attends, Diane, dit-il après un moment de silence. N'avez-vous rien à me dire ? Me serais-je trompé ?... Ou bien... dites, m'aimez-vous ?

Elle tourna vers lui ses grands yeux noirs :

—Oui, je vous aime, Fred.

DEUX CURIEUSES PENDULES

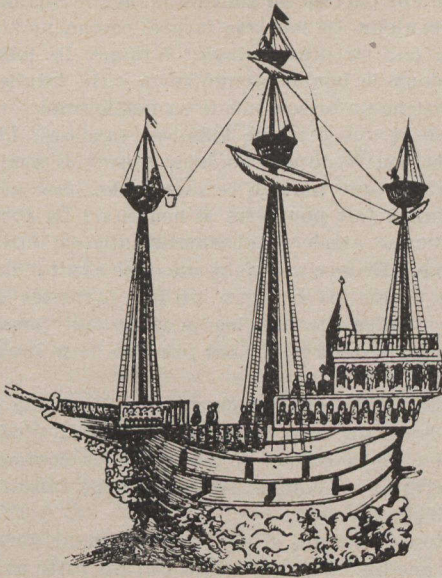
Dans une exposition rétrospective d'horlogerie, qui se tint récemment en Angleterre, l'attention des visiteurs se concentra sur deux curieux spécimens : la pendule de Jacob Lovelace, et la pendule dite "en forme de navire".

La première est célèbre. Elle date de 1728. Son constructeur, Jacob Lovelace, qui mourut d'ailleurs dans la misère, mit trente-quatre ans à l'achever. Sur son fronton se déroule un curieux panorama qui représente les différentes heures du jour et de la nuit. Midi, par exemple, est personnifié par Apollon, transporté dans un char tiré par quatre chevaux.

On remarque six sonneurs qui, au sommet d'un beffroi, sonnent les cloches aux heures et aux demi-heures. Partout, on voit passer ou apparaître de petites statues ou personnages animés.

L'autre pendule est celle que nous représentons ici. On croit qu'elle date de 1581, et qu'elle fut construite à Augsbourg par Hans Schlott pour l'empereur Rodolphe II. Elle appartient au British Museum.

Elle est faite en forme de navire du Moyen-Age. Le cadran se trouve au sommet du grand mât. Quand les heures sonnent, on voit une procession de personnages sortir des cabines et arpenter le pont.



La pendule de l'empereur Rodolphe II.

EN BICYCLETTE CHEZ LES CANNIBALES DE L'AFRIQUE CENTRALE

En moins de vingt ans, la bicyclette est entrée tellement dans nos moeurs, qu'il faut un réel effort d'imagination pour comprendre que l'apparition d'un vélocipède puisse être la cause directe d'une révolution. Le fait s'est cependant produit le printemps dernier, en Afrique centrale, dans un district peuplé de tribus cannibales.

Un fanatique de la pédale, le Dr Simpson, attaché à une expédition scientifique chargée d'explorer le Haut Niger, avait emporté de Londres sa bicyclette toute démontée. Pendant des mois, il ne put en faire usage.

Mais, lorsque la mission s'établit pour plusieurs semaines dans un village de l'intérieur, avec l'intention d'en faire son quartier général provisoire, sa passion favorite l'emporta. C'était la saison sèche ; les chemins ne seraient jamais meilleurs. Bref, le brave docteur eut vite fait de remonter sa bicyclette.

S'attendait-il au prodigieux succès que remporta sa machine ? Il est permis d'en douter. A peine eut-il parcouru cent mètres le long de la rue principale, que les habitants du village poussèrent des hurlements d'effroi. La plupart s'enfuirent dans la brousse ; d'autres, mourant de peur, se barricadèrent dans leurs maisons. Mais il s'en trouva d'assez courageux pour s'armer de leurs zagaies et courir sus au pédaliste, qui dut la vie à la vigueur de ses jarrets.



L'homme blanc "monté sur un serpent."

Tout le district se mit en armes. Gravement, les anciens de la tribu demandèrent au chef de la mission anglaise de sacrifier aux esprits infernaux "l'homme blanc qui avait pour monture un serpent".

Heureusement, dès la deuxième sortie, les nègres apprivoisés ne prirent plus la chose au tragique. Et l'on put les voir, en des courses folles, lutter de vitesse avec le bicycliste.

RECETTES CULINAIRES

BEIGNETS AU FROMAGE. — D'un genre tout spécial, cet entremets consiste à faire fondre dans une casserole, en égale proportion, beurre et fromage de gruyère, que l'on mouillera de lait. Formez une pâte épaisse avec de la farine, des oeufs, et séparez cette pâte en rondelles grosses comme une pièce de cinquante cents. Faites une friture aussi légère que possible, saupoudrez de sucre et servez.

BOUILLON D'ANGUILLE. — Videz et nettoyez une livre de petites anguilles, que vous ferez mijoter dans une chopine d'eau jusqu'à réduction à un demiard. Pour donner du goût au potage, ajoutez-y un morceau d'écale de noix muscade, une feuille de laurier, deux oignons et quelques grains de poivre. Ecumez soigneusement, salez et tamisez à travers une toile épaisse. Avant de servir, ajoutez du lait.

CUISSES DE POULET EN PAPILOTE. — Mettez dans une casserole un petit morceau de beurre avec un peu de bon jus, une pincée de farine, deux ou trois cuillerées d'eau, des champignons hachés, persil, cerfeuil, etc. Salez et poivrez ; mettez encore un filet de citron, et laissez réduire. Prenez du papier blanc beurré ; préparez-en autant de morceaux que vous avez de cuisses de poulet, et enveloppez chacune de ces dernières, entre deux couches de sauce, dans un de ces papiers.

Mettez sur le gril et servez avec le papier.

POITRINE DE MOUTON GRILLÉE, SAUCE VERTE. — Foncez une casserole avec bardes le lard, tranches de jambon, carottes, oignons, thym, laurier, bouquet de persil ; mettez la poitrine, que vous recouvrez de lard ; ajoutez une cuillerée de bouillon et laissez cuire feu dessus et dessous pendant trois heures. Au bout de ce temps, enlevez la poitrine, désossez-la soigneusement, mettez-la en presse sous un couvercle. Le soir, coupez-la en losange, panez-la, faites-la griller à feu doux et servez-la avec une sauce verte.

POULET A LA REINE. — Faites cuire un poulet dans du beurre jusqu'à ce qu'il ait obtenu une jolie teinte dorée. Mettez sel, poivre, bouquet garni, une certaine quantité de vin blanc (la valeur d'un verre), et laissez mijoter pendant une heure et demie, en évitant de laisser dessécher. Le jus sera lié avec un peu de farine et dégraissé au moment de le servir. D'autre part, faites une sauce blanche très fine, à la crème, dans laquelle on fera cuire une cuillerée à bouche d'estragon haché. Le poulet sera servi dans son jus et entouré de la sauce blanche. Très fin ; ce mets est d'une délicatesse excessive.

PARMENTIER A LA PRINTANIERE. — Faites longuement bouillir de grosses pommes de terre de Hollande, que vous aurez préalablement coupées par moitié et épluchées. Quand elles sont bien écrasées, passez-les au tamis et remettez au feu, après y avoir joint : quelques pointes d'asperges, des haricots verts coupés très finement et des petits pois que l'on aura blanchis, avant, à l'eau bouillante. Faites cuire le tout une bonne demi-heure, la marmite étant recouverte ; puis, quelques instants avant de servir, jetez une poignée d'oseille hachée menu, ainsi qu'un gros morceau de beurre. Ce potage, qui est une variante du Parmentier classique, constitue un vrai régal pour les gourmets.

ENTERRÉ VIVANT

D'après un récit authentique

Dans le salon bien éclairé de Monsieur Dorine se trouvaient ce soir-là trois personnes. La place Vendôme, que l'on apercevait de la fenêtre, était tranquille et silencieuse, de ce repos relatif qui n'est jamais à Paris vers les neuf ou dix heures du soir, qu'une comparaison avec le mouvement et les heures bruyantes de la journée. Sur un sofa, Mademoiselle Dorine, dans une attitude un peu languissante, écoutait les discours d'un jeune Américain, Philippe Wentworth, qui lui faisait vis-à-vis, pendant que son père, assis près de la fenêtre, paraissait totalement absorbé par la lecture du journal.

Il n'y avait guère dans la capitale d'homme plus heureux que Philippe ne l'était ce soir-là. Il n'aurait échangé son sort contre celui de personne. Il avait en perspective l'avenir le plus heureux. Introduit par un hasard providentiel dans la famille Dorine, il en était devenu l'hôte aimé et respecté. Le chef de la maison, un des plus grands commerçants de la capitale, était parvenu, grâce à son énergie, à son travail, à son initiative, à réaliser une fortune magnifique. Philippe avait trouvé accueil auprès du riche industriel, heureux d'intéresser à son commerce un jeune homme dont les rares capacités, l'intérêt qu'il portait aux affaires de son patron, et l'aimable caractère contribuaient à la prospérité de la maison Dorine. Bientôt Monsieur Dorine ne sut plus se passer de son jeune employé. Celui-ci était plus qu'un simple commis, il était devenu l'ami de la famille, et finalement, Monsieur Dorine lui proposa de l'associer à ses affaires. Philippe accepta avec joie. Il avait désormais le pied à l'étrier et pouvait tout espérer de l'avenir.

Julie, la fille du millionnaire, était une charmante jeune fille. Sa première éducation avait été faite par sa mère ; après la mort de celle-ci, le père avait eu le courage de se séparer de sa fille unique pour faire compléter dans un établissement religieux l'oeuvre que sa pauvre femme n'avait pas eu le temps d'achever. Le coeur de la jeune fille était pur et croyant ; son esprit orné de toutes les connaissances propres à son âge et à son rang, tout en elle était sympathique, et ce qui rendait Philippe Wentworth si heureux ce soir-là, c'est que, pour la première fois, il avait osé donner à Julie le titre de fiancée.

Jamais dans ses plus beaux rêves le jeune homme n'avait aspiré si haut. En comparaison de sa future, il pouvait presque se croire pauvre ; aussi Monsieur Dorine avait fait toutes les avances. La jeune fille avait accepté avec joie comme époux celui qui était depuis longtemps un ami. Elle était venue à lui ce soir-là, la main tendue, avec un sourire heureux. Le père venait de fixer le jour du mariage, qui devait être célébré avec pompe dans un court délai. Lui, racontait sa jeunesse, passée en Amérique ; elle, revivait tout haut ses souvenirs de pensionnaire, qui

amenaient parfois un sourire sur les lèvres de son interlocuteur. De leur vie future, pas un mot. Sans doute, par un pressentiment étrange, ils tenaient tous deux le bonheur comme un vase fragile que l'on a peur de briser, même en l'effleurant.

Souvent une certaine angoisse saisissait Philippe à la pensée de son bonheur futur. Il avait entendu dire que tout en ce monde doit être acheté. Qu'avait-il fait pour être si heureux ? La fortune, une femme aimée et charmante allaient être son partage. Encore une fois, en quoi avait-il mérité d'être parmi les heureux et les favorisés de la vie ? Telles étaient les pensées qui passaient comme des ombres sur les joies de cette inoubliable soirée !

Enfin, Monsieur Dorine avait achevé son journal. Avec un soin méticuleux, il avait étudié le courrier de la bourse et les nouvelles commerciales. C'était un homme sérieux qui ne faisait rien à la légère.

— Mon cher ami, dit-il, en se tournant vers son futur gendre. Je suis tout à fait de votre avis, et je vous engage à mettre votre projet à exécution. Profitez demain matin du train express pour aller trouver Monsieur Charbonneau, et réglez avec lui d'une manière définitive les comptes de la maison. En partant de bonne heure, vous serez ici demain soir, à huit heures. Vous savez que nous avons des billets pour une première de Sardou.

— Soyez tranquille. Je serai là, cher papa.

Quelques minutes plus tard, Philippe prenait congé. Julie l'accompagna jusqu'à la porte du salon. Il lui baisa la main. Adieu, lui dit-elle, presque en tremblant. — Adieu ! Non, au revoir !

Puis, il descendit rapidement l'escalier et traversa presque en courant la place Vendôme pour regagner son logis.

Philippe partit par le premier train, termina dans la journée rapidement ses affaires et rentra le soir à Paris. Il courut à son logement, changea précipitamment de vêtements, et sans prendre le temps d'ouvrir le courrier que le concierge avait déposé sur sa table, courut à l'hôtel Dorine.

Muets et plus respectueux encore que de coutume, les domestiques introduisirent le futur maître de la maison.

— Monsieur vous présente ses excuses, dit le valet de pied en l'arrêtant dans le vestibule. Il ne pourrait vous recevoir tout de suite, et il m'a dit de vous introduire au salon.

— Mademoiselle Julie est là ?

— Oui, Monsieur.

— Seule ?... Sans son père ?

— Oui. Seule.

Et le domestique jeta sur Philippe un regard si étonné que celui-ci ne put réprimer un sourire.

A pas légers, Philippe franchit les degrés. Il monta quatre à quatre au second étage. Il allait trouver Julie tout seule. Il lui dirait comme le temps lui avait semblé long depuis la veille au soir. Un léger parfum de fleurs embaumait l'escalier. Comme il reconnaissait ce parfum de jasmin, la fleur préférée de sa bien-aimée ! Philippe, qui pensait à son bonheur, entra distraitemment sans frapper. Le salon était éclairé faiblement, et le visiteur demeura cloué d'étonnement sur le seuil, en apercevant deux flambeaux seulement, de chaque côté d'un crucifix.

Mademoiselle Dorine était morte. Un anévrisme avait brusquement mis fin à ses jours. Elle était là, couchée dans un cercueil. Les yeux fermés, les joues d'une pâleur de cire, elle tenait entre ses mains un petit Christ d'ivoire jauni. Une couronne de fleurs de jasmin s'appuyait sur le cercueil.

Philippe, le premier moment de stupeur passé, jeta un cri si affreux que Monsieur Dorine accourut. Avec des larmes dans la voix, le malheureux père raconta l'horrible chose. Julie s'était retirée la veille au soir, parfaitement bien portante. Au matin, la femme de chambre, qui était entrée pour l'éveiller, avait trouvé sa maîtresse, encore toute vêtue, morte sur le plancher. Un livre gisait à ses pieds ; ce qui prouvait que la mort avait été foudroyante.

Aussitôt, on avait envoyé deux dépêches au jeune homme. La première avait dû arriver après



La mort avait fait son entrée...

son départ ; la seconde, Philippe ne l'avait pas ouverte pour accourir plus vite. Rien n'avait amorti pour lui ce choc affreux, si cruel et si inattendu.

Cette journée fut horrible pour les deux malheureux. Cet événement si subit, si imprévu, les circonstances qui l'accompagnaient, furent bientôt connues de toutes les personnes qui avaient des relations avec le riche négociant. La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre. Aussi, pendant toute la journée, une foule curieuse, sympathique, ou simplement indifférente, se pressa dans l'hôtel Dorine. On voulait voir ce père et ce fiancé si cruellement frappés. Plusieurs heures avant la cérémonie funèbre, une foule compacte stationnait dans la rue d'Aguesseau. Un public curieux et dénué de pitié ne sait guère combien son indiscrète curiosité peut ajouter d'amertume au deuil des survivants.

Le corps de la pauvre Julie devait être déposé à Montmartre, dans le caveau de famille, où reposait sa mère. Un étroit passage conduisait aux degrés qui donnaient accès dans le caveau. Les parents et les amis intimes de la famille descendirent seuls dans cette cité de la mort. Au milieu de la silencieuse assistance, on n'entendait que les sanglots du pauvre Philippe Wentworth. On porta le cercueil tout au fond du caveau, éclairé seulement par quelques cierges. Puis, tout rentra dans le silence. La lourde porte fut refermée, les invités montèrent en voiture pour retourner chacun chez eux.

Dans son landau, Monsieur Dorine était seul.

Absorbé par son chagrin, il ne pouvait penser à rien d'autre qu'à sa chère enfant. Il avait même oublié Philippe.

Au cimetière Montmartre, tout était redevenu silencieux. Philippe, qui s'était évanoui dans un coin du sombre caveau, pendant qu'on scellait le cercueil, se réveilla soudain.

Où était-il !... Fatigué, il étendit machinalement sa main dans le vide. Il tâta le sol, et sentit la pierre froide, légèrement humide. Il se crut aveugle ; d'épaisses ténèbres l'entouraient. Péni-blement, il se souleva, cherchant un point d'appui ; sa main ne rencontra qu'une surface polie, métallique, qui le glaça d'épouvante. C'était le cercueil de Julie. Ce fut une révélation. Philippe savait maintenant qu'il se trouvait dans le caveau de la famille Dorine. Alors, il se souvint vaguement qu'au moment où l'on scellait le cercueil de sa bien-aimée, il avait perdu tout sentiment. Ses souvenirs s'arrêtaient là.

Au prix d'efforts surhumains, le jeune homme était parvenu à se mettre debout. Il sentait une légère douleur du côté où il était tombé. Il ne savait trop que penser. Par la mort de sa fiancée, sa vie à lui était décolorée, elle n'avait plus de prix à ses yeux ! Le coup qui l'avait frappé en plein bonheur et l'avait fait tomber dans un abîme de peines et de chagrins, justifiait dans une certaine mesure ces pensées de désespoir. Toutefois, le sentiment de la conservation est si vif dans le coeur de l'homme, que le malheureux jeune homme ressentit tout à coup un violent désir de vivre. Enseveli dans les ténèbres du tombeau, ce senti-



Sur un sofa Mademoiselle Dorine écoutait les discours d'un jeune Américain, Philippe Wentworth.

ment criait en lui : Je veux vivre. Mais que faire ? D'abord, ne pas désespérer. Tout était sombre autour de lui. Une seconde fois, il se cramponna au cercueil d'une main, tandis que de l'autre, il chercha en tâtonnant la muraille, et suivit celle-ci jusqu'à la porte qui fermait le couloir, vestibule du caveau.

Cette porte massive était en fer. Avec ses faibles forces, Philippe tenta en vain de la secouer. Il se meurtrit les poings en frappant contre le paroi, et le bruit s'entendit à peine sous la large voûte. Comment l'aurait-on entendu dans le cimetière qui était au-dessus ? Tout à coup, Philippe songea qu'il avait sur lui des allumettes. A peine trouva-t-il contre la muraille un endroit sec pour pouvoir les enflammer. Enfin, il réussit. Avec cette faible lumière, il examina la serrure de la porte et put se convaincre que, même avec les outils les plus perfectionnés, c'eût été une folie que d'espérer pouvoir l'ouvrir.

Avec une seconde allumette, Philippe fit le tour de sa sombre prison. Le caveau ne renfermait que deux cercueils. La faible lueur tomba sur les deux initiales J. D., "Julie Dorine", et s'éteignit. A bout de forces, Philippe s'appuya sur cette caisse de plomb qui renfermait sa bien-aimée. Il songeait à Julie, qu'il avait laissée quelques jours auparavant, gaie et bien portante, et qui gisait dans son cercueil. Quelques jours ! Mais non. N'était-ce pas hier qu'il avait dit : Au revoir. Hier ! D'abord, quelle heure était-il ? Depuis combien de temps Philippe se trouvait-il renfermé sous terre ? A la lueur d'une troisième allumette, il consulta sa montre. Le chronomètre ne marchait plus.

Au moment où la troisième allumette s'éteignait, Philippe aperçut dans un coin un cierge que l'on avait oublié. Pour économiser ses allumettes, Philippe alluma le cierge. Puis, il songea qu'il n'avait pas remarqué à quelle heure sa montre s'était arrêtée. L'aiguille marquait cinq heures du matin ? Les funérailles avaient eu lieu à trois heures. Combien de temps était-il resté étendu sans connaissance ? Il ne pouvait le deviner. Il remonta sa montre afin de pouvoir compter au moins les dernières heures de sa vie.

Tout à coup, il se leva et alla précipitamment éteindre sa lumière. Il venait de se souvenir d'une lecture faite autrefois. Des naufragés avaient prolongé leur vie pendant plusieurs jours en mangeant une chandelle de cire. Il devait aussi songer à ce maigre aliment. Déjà, il sentait la faim dévorer ses entrailles ; mais il ne voulait pas succomber à la tentation d'apaiser cette faim dévorante. Avec son couteau de poche, il partagea le cierge en trois morceaux. Cela représentait les repas de trois journées. Demain la première portion, après demain la seconde, ensuite la troisième, et après ?...

Pouvait-il espérer sa délivrance ? On me cherchera, songeait-il. Monsieur Dorine mettra même à prix ma recherche ; mais qui songera à me trouver dans le caveau de Montmartre ?... Le croquemort, qui a oublié son cierge et pourrait venir le chercher ?... Quel fol espoir ! Un cierge ne vaut pas la peine de faire la course jusqu'à Montmartre et d'ouvrir le caveau !... Ne viendra-t-on pas apporter des couronnes fraîches sur le cercueil ?... Comme ces espérances étaient vagues ! C'était bâtir sur le sable ! Après quelques jours de recherches, on dira que, trop malheureux, j'ai mis fin à mes jours. On ne me trouvera nulle part. Qui pensera au cimetière Montmartre ? On devrait du moins se dire que c'est là qu'on m'a vu pour la dernière fois.

Comme le temps était long ! Les minutes lui semblaient des heures. La faim devenait intense, il fallait l'apaiser. Le jeune homme avala avec dégoût son premier morceau de cierge. A la vérité, ce n'était ni bon, ni mauvais, mais cela remplissait son but. Le repas ne dura guère. Wentworth avait froid ; il frissonnait. Les murs du caveau étaient humides. Philippe s'appuya sur le cercueil ; l'immobilité augmentait sa sensation glacée. Il se mit à marcher en long et en large ; son pas résonnait lugubrement sous la voûte. Après une demi-heure de promenade, il tombait de fati-

gue. Le besoin de sommeil se faisait sentir ; mais il le savait, pour lui le sommeil, c'était la mort. Il ne pouvait pas dormir, car il voulait vivre. La fatigue et l'accablement augmentaient. Il se laissa tomber sur le sol ; non pas pour dormir, mais pour procurer à ses membres endoloris un repos relatif. Le sommeil vint cependant, mais, heureusement pour lui, au bout d'une demi-heure, il s'éveilla. Il avait faim. D'après son plan, il devait attendre au lendemain, pour prendre son second morceau de cire. Dans une demi-sommeil, le souvenir des jours passés, les images d'un temps plus heureux, passaient comme des ombres devant son imagination surexcitée. L'espoir s'évanouissait peu à peu. Non, il ne sortirait pas vivant de cet affreux tombeau ! La mort le touchait déjà, et la pensée d'une fin prochaine, qu'un moment de fol espoir avait éloigné, le saisit vivement. Philippe se mit à trembler.

Peu à peu, un certain calme se fit. L'image de son enfance, de sa jeunesse, de son pays, dansait dans son cerveau. Il voyait sa pauvre mère, celle-ci vivait encore. Quelle douleur pour elle d'apprendre un jour le cruel trépas de son fils ! Elle ne pourra se consoler de la perte de ce fils unique, et en portera à jamais une plaie mortelle. Le jeune homme se mit à pleurer. C'était donc



Ils lui apportent des couronnes et des bouquets de jasmin, les fleurs préférées de Julie.

fini pour lui, il devait dire adieu à tout ce qu'il avait aimé.

Puis d'autres pensées se firent jour. Philippe avait été élevé chrétiennement par ses parents. Il avait eu autrefois des principes religieux, mais dans l'effervescence des années de sa jeunesse, il avait détourné son regard de la fin éternelle du chrétien. Il n'était pas mauvais ; mais dans la poursuite effrénée des biens de la terre, il avait perdu de vue les biens du ciel. Il avait oublié que Dieu est notre unique fin, et le ciel notre unique patrie. Il n'était pas devenu incrédule ; mais, comme tant d'autres, avec l'insouciance et la légèreté de la jeunesse, il avait considéré la richesse comme le bien suprême.

Julie s'était bien rendu compte de ce sentiment, et parfois, une certaine amertume l'avait envahie en n'entendant jamais son fiancé prononcer le nom de Dieu et en le voyant sans cesse occupé des plaisirs du monde et des affaires du temps. Mais elle savait aussi qu'un bon germe avait été déposé dans le cœur de ce mondain.

Lorsqu'elle parlait de religion, il ne la contredisait pas. A sa prière, et pour lui faire plaisir, il assistait chaque dimanche à la messe, depuis qu'elle le lui avait demandé. Maintenant, la jeune fille était là, à côté de lui ; son corps reposait dans ce cercueil ; mais son âme, où était-elle ? C'était une fleur, que la mort avait fauchée au printemps de la vie. Ainsi disent les épitaphes. Mais, en réalité, cette âme immortelle était entrée dans son éternité. L'éternité ! Pour lui aussi, elle allait commencer. Les pensées les plus sérieuses

arrivaient en foule au jeune homme. Il sentait la mort venir ; il croyait entendre le pas léger et mystérieux de la sombre déesse. Encore quelques instants et tout serait fini...

Mi-conscient, presque machinalement, Philippe mangea son troisième et dernier morceau de cire. Puis, le calme de la mort l'envahit. Il laissa tomber ses bras sur le sol humide, le dos appuyé sur le dur métal du cercueil de Julie Dorine, il touchait à ses derniers moments. Un frisson parcourut tous ses membres ; une dernière pensée de contrition et de soumission à la volonté divine s'éleva dans son âme ; puis, il perdit tout sentiment. Pour la seconde fois, la mort avait fait son entrée, dans la même semaine, dans le caveau de la famille Dorine.

* * *

Le soleil se levait, brillant, sur Paris, lorsque Wentworth se réveilla de son sommeil de mort. Il était dans une des chambres de l'hôtel Dorine. Vaguement, il ouvrit les yeux, crut voir le regard du père de Julie, qui le surveillait en souriant.

—Où suis-je ? murmura faiblement le malade.

—Chez moi, cher ami.

—Je suis enterré ?

—Non, tu es sauvé.

Le moribond retomba dans un sommeil de plomb. Il n'avait pas même remarqué qu'un léger tube de verre placé entre ses lèvres, lui versait goutte à goutte un liquide fortifiant. Sa prostration était absolue. Un jour entier, le jeune homme fut entre la vie et la mort. Ce ne fut qu'au soir du troisième jour après les funérailles de Mademoiselle Dorine que les médecins se prononcèrent :

—Il est sauvé. Il vivra.

Le lendemain matin, les forces étaient suffisantes pour permettre au père de Julie de raconter au malade l'histoire de sa délivrance. Le croquemort avait pensé au cierge oublié, et l'idée lui était venue que le jeune homme disparu avait pu être enfermé dans le caveau. Personne ne pouvait le croire ; mais, sur les instances du pauvre homme, on avait ouvert le caveau et on avait trouvé Philippe, sans connaissance, sur le point d'expirer. Les soins empressés des médecins l'avaient fait revenir à la vie.

Après une semaine, le jeune homme put quitter sa chambre. Un triste sourire semblait figé sur ses lèvres ; ses cheveux bruns étaient devenus blancs ; il avait vieilli de vingt ans. La mort avait mis son empreinte sur ce mélancolique visage. La joie ne pouvait plus s'y refléter. Quand Philippe souriait, ce sourire faisait penser aux pâles rayons du soleil d'automne, qui éclairent encore la terre, mais qui ne la réchauffent plus. Il avait été enterré deux jours et vingt minutes dans l'horrible tombeau.

Wentworth demeura dans la maison Dorine.

Il continua à remplir ses devoirs silencieusement et consciencieusement ; mais il ne parlait presque plus. La commotion avait été trop forte. Son ami aussi était devenu plus sérieux. Les pauvres trouvèrent dans les deux associés un appui, un soutien. Souvent tous deux s'entretenaient de choses pieuses.

Quand le temps est beau, Philippe Wentworth fait une petite promenade. Il se dirige de préférence vers le cimetière Montmartre. Les enfants du gardien connaissent depuis longtemps cet assidu et étrange visiteur. Ils lui apportent des couronnes et des bouquets de jasmin, les fleurs préférées de Julie. Celui-ci les dépose pieusement sur la tombe de sa fiancée ; cette tombe, qui a déjà été la sienne et où il retournera un jour. Philippe prie pour sa bien-aimée ; des larmes brillent dans ses yeux au regard éteint. C'est un jeune vieillard pour lequel les choses de ce monde ne sont plus rien, et qui ne se sent chez lui que dans le cimetière silencieux.

P. A.

Une âme noble rend justice même à ceux qui la lui refusent. — CONDORCET.

* * *

L'Aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre. — GRESSERT.



LES CHARMES DE LA MUSIQUE



UN RETROUSSE "SANS FACON"

Cette façon de se retrousser n'est jolie que si l'on prend bien le soin de ne pas faire bouffer la jupe par devant.



LE DEJEUNER DES CYGNES

Pour marcher dans le gazon il est permis de relever sa jupe un peu plus haut qu'on ne le ferait rue de la Paix et de montrer ainsi les dentelles du jupon.



LA PRISE DE LA JUPE SUR LE COTE

Cette façon de se retrousser est très disgracieuse et incommode.

Un Geste de la Parisienne

Combien de fois n'avons-nous pas été frappés, dans la rue, de l'élégance avec laquelle certaines femmes savent se retrousser. Mais toutes ne mettent pas dans ce geste essentiellement féminin la même grâce, car si c'est un art que de bien savoir se retrousser, c'est aussi et surtout un don, ainsi que le prouve la fantaisie suivante dont nos photographies sont une vivante illustration.

* * *

La jeune femme entra, un peu intimidée, et dit au journaliste

—Excusez-moi, monsieur, de vous importuner ainsi ; mais je suis Américaine du Sud, et je suis venue à Paris, non seulement pour me commander des robes à la mode, mais aussi pour apprendre la façon de les porter. Or, ce que j'ai admiré chez vos Parisiennes, c'est la grâce avec laquelle certaines arrivent à se retrousser, ni trop, ni trop peu, laissant juste deviner le jupon, et la jupe dessinant des plis harmonieux. J'ai essayé de les imiter, je n'ai jamais pu atteindre ce "chic", cette perfection ; alors, j'ai eu l'idée de m'adresser à certaines de vos célébrités féminines, afin d'apprendre le secret de cet art. Mme Sarah-Bernhardt, que j'interrogeai la première, me répondit :

—Je ne me retrousse jamais. J'aime les robes longues et les plis naturels, flous et onduleux qu'elles forment en caressant le sol. Vous pensez bien que je ne voudrais pas, pour éviter un peu de poussière, détruire ce qui fait la beauté d'une jupe... Je ne peux donc vous renseigner.

Mme Réjane, que je rencontrai, me dit en courant :

—Je ne sais pas, je ne vais jamais qu'en voiture.

Mme Jeanne Granier, simplement, dans un bon rire, s'écria :

—Je ne sais pas, moi, quand j'ai besoin de me retrousser, j'empoigne mes jupes à deux mains, n'importe comment, et je passe...

Quant à Mlle Sorel, elle ne put que me dire :

—Est-ce qu'on se retroussait au XVIIIe siècle ?

Vous avouerez, monsieur, que j'étais bien peu renseignée. Je pris

alors le parti de m'adresser à vos auteurs célèbres. L'un d'eux, sur un papier orné d'une sanguine, me répondit textuellement :

"Chrysis venait lentement sur la jetée déserte où tombait le clair de lune. Une petite ombre mobile palpitait en avant de ses pas ; des plis diagonaux sillonnaient le tissu léger qui l'enveloppait ; un de ses coudes saillait sous la tunique serrée, et l'autre bras, qu'elle avait laissé nu, portait relevée la longue queue, afin d'éviter qu'elle traînât dans la poussière."

J'avoue ne pas avoir compris cette réponse.

—C'est que cet auteur, répondit-on, se plaît aux reconstitutions des moeurs antiques et qu'il a voulu marquer, par ces lignes, que s'il sait comment les femmes de l'ancienne Alexandrie se retroussaient, il ne daigne pas s'apercevoir de la façon dont les Parisiennes modernes pratiquent cette mode.

—C'est possible, mais j'étais toujours aussi peu documentée. J'écrivis donc à un autre de vos grands romanciers contemporains, qui m'envoya ceci en réponse :

"Clarisse sauta sur le gazon et courut vers le lac. Elle avait saisi ses jupes à deux mains et les tenait relevées au-dessus de ses chevilles. Elle aimait courir ainsi dans la rosée, cela lui rafraichissait l'âme, disait-elle. Dès qu'ils l'aperçurent, les cygnes, majestueusement, vinrent à sa rencontre : elle leur distribua le pain qu'elle avait apporté. D'une main, elle jetait vers les becs tendus les morceaux inégaux, pendant que, de l'autre, en une pose adorable, elle tenait serrée autour d'elle, sa jupe, qui dessinait la sveltesse de son corps."

Vous reconnaîtrez que je pouvais être déçue.

C'est alors que je suis venue vous trouver.

—Ah ! madame, sais-je si je pourrais vous être utile ! Le retroussé, mais c'est tout un art, c'est l'art inné, instinctif, qui préside à chacun des gestes de la Parisienne. Voyez celle qui a bien voulu poser devant le photographe et dont les croquis émaillent cet article.



POUR DESCENDRE LE TROTTOIR.

Un des plus jolis gestes féminins. Il demande de la grâce et même un peu d'affection.



PRATIQUE ET CORRECTE

La robe et le jupon sont retroussés juste assez pour éviter la boue, mais pas suffisamment pour être incorrects.



LE RETROUSSE NONCHALANT

Le geste n'est là que pour donner une contenance et c'est par habitude ou par savante coquetterie que la main tient ainsi négligemment la jupe.



PRISE DE LA JUPE PAR DERRIERE

Autre façon défectueuse de se retrousser ; cependant voyez combien de passantes marchent ainsi sans se soucier de l'inélégance de leur silhouette.

POUR NOS LECTRICES

CHRONIQUE DE LA MODE

NOUVEAUTES D'HIVER.—TISSUS ET FORMES

Cette année, au moins, l'hiver nous arrivera sans surprise ; après avoir grelotté tout l'été, il sera fort naturel de continuer, et l'on a quelque plaisir à manier les tissus moelleux, les chauds vêtements qui auraient pu, beaucoup mieux que les fines mousselines et les soyeux linons, faire partie de notre garde-robe d'été.

La guerre à l'uni se continue ; tous les tissus nouveaux, rayés, quadrillés, pointillés, sont d'une fantaisie extrême, autant dans le tissage que dans les coloris. Certes, il ne s'agit plus des homespuns à longs poils, qui ont fait leur temps ; mais l'apparence duveteuse est conservée ; les lainages restent bourrus, poilus, avec aspérités plus ou moins prononcées.

Les pois de chenille, de velours, apportent aussi aux tissus nouveaux une robe très hivernale ; chenille et velours seront d'ailleurs rois de la saison, la chenille s'associant à toutes les garnitures

et le velours formant le fond de nombre de toilettes. Il s'agit surtout des velours de fantaisie, n'ayant aucune prétention, et composant pourtant de fort jolis costumes. Les velours Liberty sont fort tentants, non seulement par leur souplesse, mais encore par leurs coloris ; puis, ce sont les velours pointillés, marbrés, incrustés, nous offrant des surprises de couleur et de dessins ; certains d'entre eux semblent perforés et posés sur fond de taffetas. Malgré ce goût excessif pour la fantaisie, le drap ne voit point pâlir son étoile ; il reste de bon ton, d'excellent goût, et peut se porter en toutes circonstances ; on lui donne les teintes les plus variées et ses reflets soyeux et satinés y donnent un charme infini. Il conserve une sou-

plesse idéale, fort appréciée pour accentuer la joliesse des plis, si fort en faveur. En effet, les plis dominant encore dans la plupart des modèles nouveaux ; quelle orientation nous indiquent-ils ? Voilà certes une question bien délicate à résoudre, au commencement d'une saison ; les diverses tendances s'accroissent toujours à ce moment et semblent créer des divergences bien vite atténuées. Les "deux écoles" existent toujours ; d'un côté le modèle à outrance, la silhouette allongée et fuyante ; de l'autre, le vague, le flottant, laissant les formes imprécises. Il est facile de choisir un juste milieu et de fixer son choix, non seulement d'après les proportions de son corps, mais encore suivant le tissu employé et l'usage qu'on lui demande.

Il est certain que, pour la marche, la jupe courte a pris droit de cité ; sans avoir l'air dégagé, écourté, qu'elle avait cet été pour le costume d'excursion, nous la retrouvons avec des proportions bien établies, à peine éloignée du sol de quelques centimètres pour la toilette courante. La forme moulante, la ligne allongée et serpentine ne lui conviendraient pas, il lui faut plus d'aisance pour établir de justes proportions. Le haut est donc moins plat, moins collant, et le bas semble plus soutenu ; l'aspect d'une jupe courte rentrant dans les jambes serait en effet fort disgracieux.

Les corsages blousés, les boléros de toutes sortes, vagues ou ajustés, compléteront le costume.



Tablier d'école pour fillette de 6-8 ans. — Costume d'école (pantalon, gilet et jaquette) pour garçonnet de 7-9 ans. — Ongue jaquette-sac avec large col d'épaules pour petite fille de 4-6 ans. Manteau-sac aux trois-quarts long pour petite fille de 7-9 ans. Grand chapeau de feutre-ourson avec rosette de ruban. — Costume (blouse avec empiècement et jupe à godets) pour fillette de 11-13 ans.

PAGE DE SAINT NICOLAS



LA MAMAN

Oh ! le bon lolo que j'aime,
Que j'aime tant !
Le bon lait, la bonne crème !...
Merci, maman !

Oh ! la bonne confiture
Sur mon pain blanc !
Et la chaude couverture !...
Bonne maman !

Amis, la chose est certaine,
En travaillant
La mère a beaucoup de peine...
Pauvre maman !

—Va, lorsque je serai grande,
Lui dit l'enfant,
Tu pourras être gourmande,
Chère maman !

F. CHOIRAL.

UN VOYAGEUR MYSTÉRIeux

A l'époque où le Premier Consul, qui devait un jour s'appeler l'empereur Napoléon 1er, faisait trembler l'Europe devant ses armées, conduites par des généraux hors de pair, on vit, un jour, s'arrêter devant une auberge de village, un cavalier à la physionomie énergique et intelligente : il était ruisselant de pluie, transi de froid.

Il jeta vivement la bride de son cheval à l'hôtelier, accouru pour lui faire des offres de services, et entra dans l'auberge.

—Holà ! la mère, dit-il d'une voix forte, pouvez-vous me donner à dîner ? je meurs de faim... Avez-vous du feu pour me sécher ? je suis trempé jusqu'aux os.

—Ah ! je crois bien, répondit l'hôtesse avec un sourire de fierté, il n'y a pas à dix lieues à la ronde une auberge comme celle-ci pour bien traiter les voyageurs. Vous ne pouviez pas mieux tomber, mon ami ; demandez plutôt à tous ces braves gens, venus d'un peu partout pour dîner à l'auberge du "Soleil Levant".

La salle, en effet, était pleine de monde.

—Approchez-vous du feu, continua l'aimable hôtesse, en offrant une chaise au voyageur. Ah !... le temps est dur pour couvrir les chemins..

Et qu'est-ce que je vais vous offrir ? du boeuf ?... du jambon ?... du poulet ?...

—Eh non, morbleu ! puisque c'est aujourd'hui vendredi. Vous allez me servir du maigre, s'il vous plaît !

—C'est que... c'est que...

—Eh bien quoi ? dépêchez-vous, que diable ! je suis pressé.

—C'est que, nous n'avons pas de poisson... La ville est si loin !... les chemins sont mauvais, on ne peut pas se procurer tout ce qu'on veut.

—Eh bien ! on se passera de poisson... ce ne sera pas la première fois. Voyons, vous avez bien du pain ?... des œufs ?... Servez-les-moi, et vite, car, je vous l'ai dit, je meurs de faim.

Quelques instants plus tard, notre voyageur, assis à table d'hôte, dévorait une omelette, tout en causant avec ses voisins.

Il ne paraissait nullement s'apercevoir des regards moqueurs dont il était l'objet, ni entendre les plaisanteries à mots couverts échangées entre eux par les autres voyageurs, lesquels ne se faisaient pas faute de déguster, qui un bifteack aux pommes, qui une aile de poulet, qui un saucisson aux choux.

Le nouveau venu, cependant, se montrait fort aimable et courtois.

Peu à peu, la conversation devint générale. On parla, naturellement, de ce qui, à cette époque, préoccupait tous les esprits : la guerre, les marches héroïques et toujours victorieuses des armées françaises. On s'enthousiasmait en prononçant le nom des généraux.

Le voyageur, amateur d'omelette, écoutait, lançait quelquefois des réflexions brèves, mais lumineuses, racontait des traits inédits, rectifiait des



Le délassement après la classe.

erreurs, exaltait Napoléon ; tout cela avec son air simple et bon enfant, mais en même temps avec beaucoup d'esprit.

Personne ne songeait plus à le railler ; on était suspendu à ses lèvres.

Ceux qui, tout d'abord, l'avaient regardé de travers, s'en éloignant avec défiance comme d'un homme suspect, s'en rapprochèrent insensiblement, et chacun maintenant se demandait avec intérêt :

—Mais quel est donc celui-ci, qui fait maigre le vendredi et qui paraît si brave, si instruit ?

—Et qui aime tant Napoléon ! reprenaient les autres. Sûrement, ce n'est pas le premier venu... Est-ce drôle qu'il fasse maigre ! ! !

Ces réflexions n'échappaient pas au cavalier, qui souriait dans sa barbe. Après s'être amusé quelques instants de la curiosité dont il était l'objet, il dit avec bonhomie :

—Messieurs, si je ne me trompe, je vous vois fort en peine de savoir qui je suis et d'où je viens. Ne cherchez pas plus longtemps : Eh bien ! mes amis, je suis Drouot, dont le nom ne vous est pas tout à fait inconnu, j'ai pu m'en convaincre par

votre conversation. J'arrive d'Espagne, où j'ai eu l'honneur de servir la France sous les ordres de notre Premier Consul et de conduire au feu les plus belles armées du monde.

—Et de marcher toujours à leur tête, de vaincre toujours avec elles... Vive Drouot ! s'écrièrent tous les assistants, étonnés et ravis.

L'enthousiasme était indescriptible. Chacun se pressait autour du général, l'acclamait, le félicitait. On lui fit une véritable ovation ; on voulait le porter en triomphe.

—Mes amis, reprit Drouot, lorsque le calme se fut un peu rétabli, vous vous étonnez de me voir faire maigre le vendredi ; même, à cause de cela, vous me regardiez avec défiance ; eh bien ! moi, je suis surpris d'être seul, dans cette assemblée, à observer la loi de l'Eglise. Morbleu ! quand je donne un ordre à mon canonnier, il l'exécute, mais je vous répons que, s'il refusait, je n'hésiterais pas à lui casser la tête, car si j'ai l'honneur de commander, j'ai le devoir de me faire obéir. Moi aussi j'ai un commandant là-haut, dit-il en montrant le ciel, et puisqu'il m'ordonne de faire maigre le vendredi... eh bien !... je fais comme mon canonnier : j'exécute la consigne.

Drouot se leva au milieu des acclamations.

Il venait de montrer qu'il était grand, non seulement par l'intelligence et la bravoure, mais encore par cette élévation d'âme qui le mettait au-dessus du respect humain dont tant d'hommes se font esclaves.

—Mais l'heure n'est pas aux discussions religieuses, continua-t-il ; l'ennemi nous attend là-bas. Au revoir, mes amis... Allons ! qui veut me suivre ?

—Moi ! répondit une voix douce comme celle d'une jeune fille.

En même temps, un petit paysan de quatorze à quinze ans à peine, presque un enfant, s'avança vers Drouot.

Le général le regarda avec surprise.

—Tu es bien jeune, mon enfant, dit-il, en souriant avec bonté ; la vie est rude au camp... As-tu du courage ?

—J'en aurai en vous voyant, mon général ; je veux servir sous vos ordres et vous suivre partout.

—Là-bas, continua le général, plus ému qu'il ne voulait le laisser paraître, on ne capitule jamais ; beaucoup ne reviendront pas... As-tu tes parents ?

—J'ai ma mère, mais elle aime la France, et bien souvent elle m'a répété de ne pas craindre de donner ma vie pour mon pays.

—Et ton père ?

—Il est tombé sous les balles de l'Anglais ; j'ai juré de le venger.

—Tu es un brave. Avec des soldats comme toi, on va loin : En avant donc ! et pour la France ! Ta mère priera pour toi, et si tu tombes, offrant à Dieu son immense douleur, elle pourra lui dire avec confiance : "Mon Dieu ! sauvez la France, car pour elle je vous ai tout sacrifié."

Le général fit monter sa jeune recrue derrière lui et s'éloigna rapidement aux cris répétés de : "Vive la France ! Vive Drouot !"

MOTS D'ENFANTS

—Jeanne, as-tu partagé ta papillote de chocolat avec ton petit frère ?

—Oh ! oui, petite mère. J'ai mangé le chocolat et je lui ai donné la devise. Il aime tant lire, lui !

* * *

Bébé faisait avec gravité sa page d'écriture.

Tout à coup, il s'arrêta et, d'un air sérieux :

—Dis donc, maman.

—Que veux-tu ?

—Pourquoi qu'on n'écrit "voler" qu'avec un "l", puisque les oiseaux ils en ont deux ?

A TOUS LES AGES

Les vieillards, les adultes, les enfants retirent le plus grand avantage de l'emploi du BAUME RHUMAL contre les affections de la gorge et des poumons.

LE BAIN DE M. LE CURÉ

CONTE BRETON

M. le curé regarde autour de lui, anxieusement. L'endroit est désert, charmant et propice. La petite crique est protégée des brises de noroît par des hautes roches pittoresquement découpées que des sapins surplombent.

De l'autre côté du golfe, très loin, on aperçoit les collines bleues de Lanvézel. L'air de grands papillons géants posés sur les fiots, avec le taillevant et la misaine rouges ou bruns "en ciseaux", des barques de Douarnenez filent vent arrière... Une voile blanche : c'est le dériveur du juge de paix qui pêche "à la callie" ; il a bonne vue, M. le juge de paix, mais du diable ! s'il pourrait reconnaître M. Le Clech, son curé, de la distance où il est !...

M. le curé est seul, bien seul...

La mer est bleue, de la couleur du ciel. Le ciel est calme, comme la mer. Nul bruit, si ce n'est l'appel aigre des mouettes, le sifflement musical des courlis, le déferlis soyeux de la vague montante sur les petits galets ronds de la grève.

Allons !... M. le curé retire sa soutane ; il la plie avec soin et la dépose sur une roche que la mer ne peut atteindre avant trois heures d'ici. Il ôte ses souliers à boucles d'argent, sa culotte de molleton gris, ses bas... M. le curé, en chemise, inspecte à nouveau les environs... Personne...

Pudiquement, il passe un petit caleçon blanc, strié de larges bandes noires horizontales... Il enlève son chapeau, sa chemise, puis son scapulaire, et dépose le tout sur la soutane ; mais il conserve ses médailles de pèlerinage à Saint-Anne d'Auray et à Notre-Dame de Rumengol.

L'air d'un lutteur débonnaire, avec sa bonne grosse face glabre luisante de santé, M. le curé s'avance vers la mer.

Les vaguelettes baisent ses pieds nus. Fichtre ! c'est un peu froid !... Allons, un peu de courage !... Il avance doucement, doucement, les bras croisés sur sa vaste poitrine, ses épaules secouées de tremblements. Ses joues se gonflent et ses lèvres expirent de longs soupirs frileux... Le voici plongé jusqu'à l'épigastre dans cette eau avenante et si claire, qu'on aperçoit les petits poissons et les crabes qui fuient parmi les algues... Une... deux... trois !... M. le curé s'est jeté à la nage, comme un perdu !...

Eh ! eh ! mais c'est qu'il nage fort bien, M. le curé ! Il n'a qu'à remuer doucement bras et jambes pour avancer... Le voici bientôt à cinquante mètres du rivage... M. le curé s'essouffle... Minute, maintenant, un instant de repos...

Etendant les bras, le corps immobile, immergé jusqu'aux oreilles, M. le curé a les yeux levés vers le ciel candide et il remercie la Providence de ce bonheur simple... Oh ! mon Dieu ! qu'on est donc bien ! Quelle exquise fraîcheur ! Quel délassement parfait ! Quelle béatitude !... On resterait comme ça toute sa vie et toute l'éternité... Faire la planche dans l'éther ! Pour le moment, M. le curé ne se représente pas autrement la récompense des bienheureux et des élus.

Hélas ! il faut s'arracher à ces délices ! Il ne faut pas abuser des meilleures choses !... Un bain de dix minutes, c'est plus que suffisant pour un homme de cinquante ans.

M. le curé se remet à nager vers la grève, jusqu'à ce qu'il ait pied... C'est à regret qu'il sort de l'eau et qu'il se dirige vers l'endroit où il a déposé ses effets...

* * *

Eh, quoi ! où donc sont-ils, ses effets ? Voyons, il lui semblait bien, cependant, qu'il les avait, tout à l'heure, déposés sur cette roche... Il en est sûr, par exemple... Il en jurerait !...

Il regarde à gauche, à droite... Rien !... Disparus ! Envolés !... M. le curé sent qu'il blêmit... Ce n'est pas de froid qu'il tremble, à ce coup, c'est de peur !... Nul doute ; on les lui a dérobés !...

—Coucou !... Bonjour, monsieur le curé !...

Tressaillant, M. Le Clech lève ses regards vers l'endroit d'où lui tombe l'appel railleur... Et qu'est-ce qu'il aperçoit, debout, sur les roches, à cinq ou six verges au-dessus de lui, riant comme une petite folle?... Yvonne Le Guerec, une jeune fille de sa paroisse, gentille roussette aux yeux vifs d'écureuil, audacieuse comme une bergeronnette, fûtée comme un rat d'église !

Elle tient dans ses bras les vêtements de l'ecclésiastique, — et elle rit, et elle rit !... M. le curé est furieux !...

—Tu n'as pas honte, polissonne ?... Veux-tu vite me rapporter mes habits !... Je vais le dire à ton père, va, et tu recevras une correction soignée !... Qu'est-ce qui m'a fichu...

Yvonne rit encore plus fort...

—Allons, petite drô-



L'ENTREE EN CAGE

—Ah ! ça, mon gendre, quel est ce costume de dompteur ?...

—Mais puisque je viens vous voir, belle-maman !

lesse, descends vite, ou je vais aller te chercher, moi !...

—Eh bien ! venez-y donc, monsieur le curé !...

La figure déterminée, M. Le Clech fait quelques pas. Aïe !... il est pieds nus — la friponne a même chipé ses souliers ! — et les cailloux meurtrissent ses orteils... Comment grimper jusqu'à elle ? C'est gandilleux en diable !... Et elle rit, elle rit à grands éclats de sa mine pantoise et déconfitée.

—Ecoutez, monsieur le curé, je veux bien vous les rendre, mais à une condition...

—Une condition à moi, serpent !...

Il est hors de lui, M. le curé ! — et il lève un poing menaçant vers l'impudente qui le nargue.

—Oui, monsieur le curé... Pourquoi avez-vous dit à maman que j'étais trop jeune pour me marier avec Yvon Guerec ?... J'ai dix-huit ans, monsieur le curé, je suis en âge de me marier...

Il suffoque, M. le curé, — et la chair de poule commence à poindre sur ses épaules et sur ses bras...

—Tu oses, sacripante !... Mes effets, je t'ordonne !...

—Ecoutez, monsieur le curé, je vous les rends tout de suite si vous me promettez de dire à maman de me marier avec Yvon à la Saint-Michel...

—Voleuse, je te ferai arrêter par les gendarmes !

Elle rit !... Elle rit !...

—Eh bien ! c'est ça... Allez donc les chercher, les gendarmes !... Ar ! ah !... Voyons, monsieur le curé, promettez, qu'est-ce que ça peut vous faire, je vous demande un peu ?...

* * *

L'ecclésiastique est tout grelottant de froid... Il se décide :

—C'est bon, c'est bon !... Je lui parlerai.

—Vous promettez, vrai de vrai ?...

—Je promets... Allons, donne vite, drôlesse.

Elle descend de trois verges — et s'arrête...

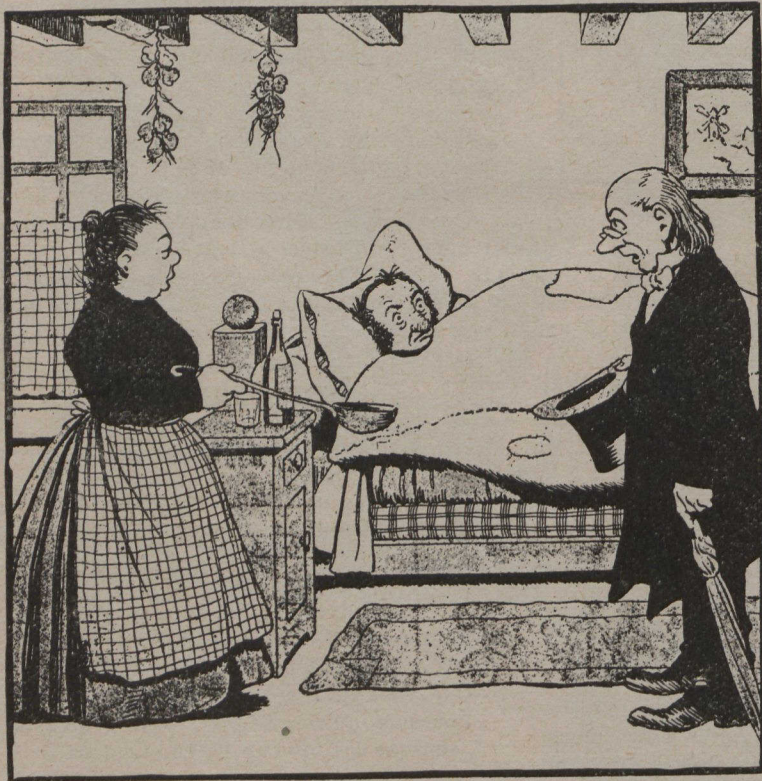
—Ah ! j'oubliais, monsieur le curé, il faut aussi que vous me donniez l'absolution...

—L'absolution ?...

—Oui... pour le tour que je vous ai joué... Comme ça, vous ne pourrez pas le raconter à papa...

M. Le Clech trépigne... De la main droite, il décrit dans l'air un geste vague...

—C'est bon, c'est bon, tu l'as !... "Ego te ab-



LA VISITE

—Comment, la potion est déjà terminée ?

—Dame, vous m'avez dit : tous les quarts d'heure une cuillerée à soupe.

solve", fille du diable !... Et prends garde à ma montre !...

Les dents lui claquent... Yvonne descend précautionneusement les roches, un oeil de côté vers sa victime, dépose les vêtements sur le sol, à dix verges, — et, bondissant comme une chèvre, elle se sauve, vite, vite !...

...Seul à nouveau sur la grève, M. le curé se rhabille fébrilement, tout soufflant, le corps bleu de froid... Et il songe avec mélancolie à la grande perversité des enfants du siècle...

Mais un bon sourire glisse à la fin sur sa face lunaire, à la pensée de la joie de monseigneur, à l'allégresse de la tablée, quand, dimanche prochain, au déjeuner annuel de l'évêché, il racontera sa mésaventure...

A LA CASERNE

Un caporal qui prend des leçons d'orthographe fait une dictée.

—Comment ! lui dit le professeur, vous écrivez apercevoir avec deux p ! Effacez-en un bien vite."

Le caporal, très perplexe :

—Lequel, mon lieutenant ?

GIROUETTE

Le duc de Choiseul, apprenant que Voltaire avait transporté à son successeur les vers qu'il avait fait à sa louange, avant sa disgrâce et son exil, fit faire, en forme de girouette, la tête de Voltaire, et la fit placer sur la plus haute cheminée de son palais, avec cette inscription :

"Je tourne à tout vent."

UN PEU DE GRAMMAIRÉ

Qu'est-ce que le verbe "aimer" ?

—Un verbe passif, répond une créole indolente.

—Un verbe actif, répond une impérieuse Espagnole.

—Un verbe impersonnel, répliqua une demi-mondaine

—Moi, répond un spirituel sexagénaire, depuis quelque dix ans, je trouve que c'est un verbe neutre.

COMMENT VICTOR REPARA SA FAUTE



III

—Mais, Victor, vous êtes fou ! Quelle idée d'aller grimper sur ce tas de pierres !

PAS DE DIFFERENCE

—Quelle différence y a-t-il entre un pochard et un sac vide ?

—C'est que le pochard est plein et le sac ne l'est pas.

—Naïf, va ! Il n'y a pas de différence, car ni l'un ni l'autre ne tiennent debout.

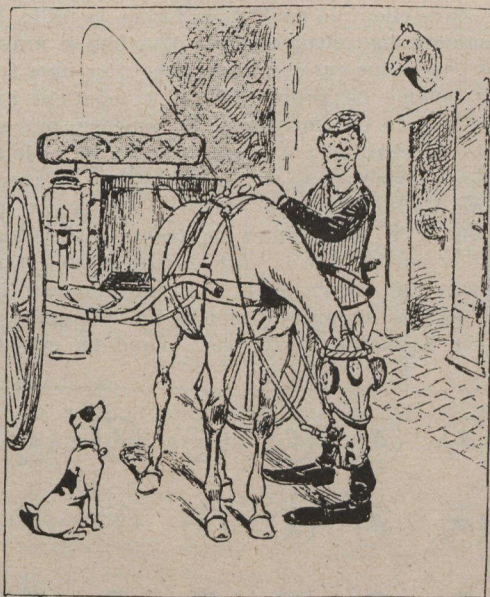
CRUEL MOT D'ESPRIT

Henri VIII, roi d'Angleterre, était un tyran qui n'hésitait jamais à faire couler le sang.

Il apprit, certaine fois, que l'évêque Fisher avait été élevé au cardinalat ; c'était une récompense de sa fidélité au Saint-Siège, au milieu de la révolte du souverain contre l'autorité papale.

—Le pape peut lui envoyer un chapeau de cardinal, dit le monarque en colère, je ferai en sorte qu'il n'ait pas de tête pour le porter !"

Le roi tint parole : peu après, l'évêque Fisher était décapité.



II

—Malversé ? Malversé ? Quoi qu'il veut dire le patron ? Attends un peu, j'avais le contenter tout à l'heure.

EN CORRECTIONNELLE

Le président. — On vous a surpris, l'autre matin, volant une superbe fourrure à un étalage.

Le prévenu. — C'était pour suivre l'ordonnance de mon médecin.

Le président. — Comment ça ?

Le prévenu. — Il m'a dit que j'avais la poitrine délicate et que je ne devais jamais sortir le matin sans prendre quelque chose de chaud.

DANS LA LOGE DU CONCIERGE

—Comment va vot' fils, madame Duplumeau ?

—M'en parlez pas, mame Lataumat, ça sera long et bien coûteux, qu'a dit l'médecin...

—Pourquoi donc ?

—Dame ! faudra l'autériser avec de la "mitraille d'argent" et puis y donner de l'"ordure de potassium" !...

CHEZ LA MODISTE

—Oh ! quel amour de chapeau ! il est tout simplement délicieux. Combien, mademoiselle ?

—Cinq dollars seulement.

—Seulement cinq dollars ? Oh ! mais il est horrible ! où avais-je la tête ? Montrez-m'en donc d'autres à vingt-cinq dollars.



I

—Victor, vous ne pouvez le nier... vous avez "malversé". Mais, en raison de vos longs et loyaux services, je vous garde. Allez atteler.

UN SECRET BIEN GARDE

En 1718, lorsqu'échoua la conspiration de l'ambassadeur d'Espagne, Cellamare, qui voulait renverser le Régent, Philippe d'Orléans, la duchesse du Maine fut arrêtée. Celle-ci avait pour demoiselle de compagnie la spirituelle Mlle de Launay.

On l'incarcéra en même temps que la duchesse. Elle eut à subir de pénibles interrogatoires, souvent renouvelés, mais jamais elle ne perdit courage. Ni prières, ni menaces, rien ne la fit parler. Voulant garder fidélité à sa maîtresse, elle refusait de trahir ceux qui lui avaient confié leurs secrets.

Un des magistrats, irrité, s'écria enfin :

—Vous savez toute l'affaire ! Vous parlerez ou vous resterez toute votre vie enfermée à la Bastille.

—Eh bien ! monsieur, répondit avec calme Mlle de Launay, pour une fille sans fortune et sans famille, telle que je suis, c'est un avenir assuré !

PREMIERES ET DERNIERES

Un héros du foyer, c'est-à-dire un de ces époux qui ne connaissent, en fait de volontés, que celle de leur épouse, faisait son testament. Il débuta ainsi : "Ce qui suit est l'expression de mes "premières" volontés."



IV

—Monsieur le Marquis doit être satisfait ? C'est pas cette fois-ci que j'ai mal versé...

Récréation en Famille

CONCOURS DE L'ALBUM UNIVERSEL.— Nos lecteurs sont priés de lire les conditions de notre concours de Novembre, au verso de la couverture du feuilleton.

LE JEU DES DOUZE PIONS

Le "Jeu des douze pions", qui est complètement inédit, se compose d'une sorte de damier représenté par notre figure 1, et de douze pions, sur lesquels sont tracées des lettres.

Nos lecteurs pourront soit se servir du petit damier publié par l'"Album", soit en fabriquer un eux-mêmes. Dans ce cas, nous leur conseillons de le faire deux ou trois fois plus grand.

Les douze pions seront découpés dans du carton fort, et les lettres seront tracées à l'encre sur l'une des faces (fig. 2).

REGLE DU JEU.— Les pions doivent être placés comme l'indique la figure 3. Les lettres employées sont au nombre de douze. Ce sont les suivantes :

A. B. C. E. I. L. N. O. R. S. T. U.

Avec ces douze lettres, on peut former un grand nombre de mots de six lettres.

Les lettres étant placées, chacun des joueurs choisira un mot de six lettres différentes.

Supposons donc que Paul et Louis jouent : Paul choisit le mot NATURE et Louis le mot TISANE. Paul ayant choisi le mot NATURE, c'est Louis qui devra former ce mot ; et Louis ayant choisi le mot TISANE, c'est Paul qui devra former ce mot.

Chaque joueur jouera à son tour et ne pourra jouer qu'un seul coup à la fois, comme pour le jeu de Dames. Il pourra passer d'un point noir à un autre point noir ; mais si plusieurs points noirs vides se suivent, il ne pourra, en aucun cas, en sauter un ou plusieurs.

Les pions peuvent aller dans toutes les directions indiquées par les lignes qui relient les cercles noirs entre eux, en avant, en arrière, à droite, à gauche, ou obliquement.

On ne devra jamais passer dans le jeu de son adversaire, c'est-à-dire que le joueur ne devra jamais faire dépasser à ses pions la ligne de cercles noirs qui est au centre du jeu.

Les joueurs pourront se servir de cette ligne,

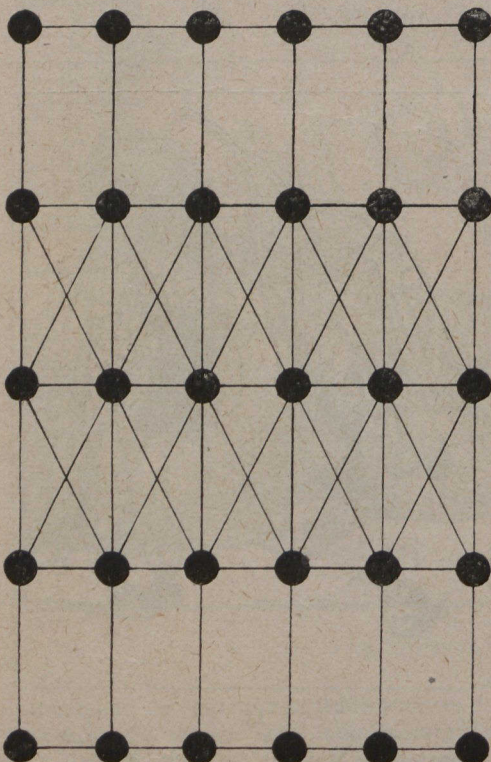


FIG. 1

où s'entre-croisent toutes les autres lignes, pour y pousser les pions, ce qui leur permettra d'avoir des cercles vides et ainsi d'obtenir la combinaison nécessaire à la formation du mot ; ce mot devra être inscrit sur la ligne de cercles noirs précédant la ligne du centre, ou, pour mieux dire, sur la ligne qui contient les lettres A. B. C. E. I. L. dans la figure 3.

Celui des joueurs qui le premier aura formé dans son jeu le mot indiqué par son adversaire sera le gagnant.

PETITS TRAVAUX DU FOYER

UNE INTERESSANTE COLLECTION

Les plantes sauvages, les fleurs des champs sont bien souvent d'adorables chefs-d'oeuvre, et ce n'est pas nous qui vous détournerons d'enrichir toujours vos herbiers, mais avez-vous déjà songé à faire une collection de graines ? Jamais, sans doute, et cependant, il en est peu d'aussi intéressantes. Songez qu'il n'existe peut-être pas deux graines qui se ressemblent tout à fait, et Dieu sait si les variétés sont nombreuses ! Tout diffère entre elles : la couleur, la forme, la taille. Et la manière dont chaque plante distribue sa graine n'est pas moins curieuse à observer : les unes forment comme de petits ballons et confient aux vents le soin de transporter la semence, par exemple, le chardon ; d'autres, comme la violette, ont leur graine placée sous leurs feuilles ; d'autres encore l'attachent à la fourrure d'animaux qui passent. Ce sont autant de points intéressants que l'on notera tout en enrichissant sa collection.

Quant aux instruments du collectionneur, ils sont les plus simples du monde, puisque quelques vieilles enveloppes suffisent, quand on est aux

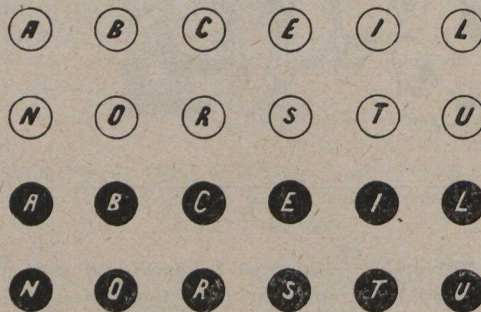


FIG. 2

champs. Rentré chez lui, l'amateur confectionnera aisément de petites boîtes en bois ou en carton avec un couvercle de verre, afin qu'on puisse examiner les graines sans ouvrir les boîtes. Avant d'enfermer les spécimens recueillis, ayez bien soin de les faire suffisamment sécher en les étalant. Autrement, vous pourriez les voir se gâter. Sur le couvercle de chaque boîte, il vous est facile de coller une étiquette pour y noter les remarques intéressantes que vous avez faites, et, durant les longues soirées d'hiver, plus d'un de vos amis s'intéressera sans doute aux explications que vous pourrez donner tout en montrant votre butin.

JEUX ET AMUSEMENTS

CHARADE

Joignez partie du corps et petit quadrupède,
Avec un ruminant que la Russie possède ;
Et vous aurez mon tout fort souvent répété
Indiquant la chaleur en hiver, en été.

CALEMBOURS

- D. — Comment peut-on faire des souliers avec une omelette ?
- R. — En la faisant cuir (cuir).
- D. — Pourquoi une nourrice est-elle toujours une personne agréable ?
- R. — Parce qu'elle nourrit (nous rit).

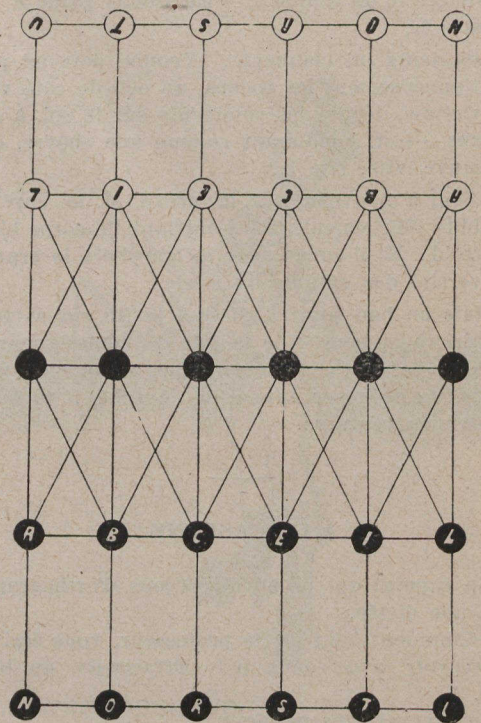


FIG. 3

MATHEMATIQUES

Cube magique de 4

16	5	10	3
9	4	15	6
7	14	1	12
2	11	8	13

Trouver un arrangement de ces nombres tel qu'on ait trois autres carrés superposés. On obtiendra un cube magique avec la constante 34 dans les 16 verticales, les 32 horizontales et les 4 grandes diagonales du cube.

ENIGME

Ce qu'on voit en moi ? Ca dépend
Je circule ou suis sédentaire.
Du point où l'on me prend sur terre
J'appartiens à tout occupant.

Tantôt où le Congo s'épand
Je sers d'habit rudimentaire,
D'un monarque de l'Angleterre
Tantôt j'offre un portrait frappant.

De même ma couleur varie ;
Quand Albion est ma patrie,
De l'or j'ai l'éclat et le feu ;

Là-bas, sur la côte africaine,
Aux yeux j'étale un noir d'ébène
Ou bien des teintes d'un gros bleu.

SOLUTIONS DES PROBLEMES DU No 82

Problème. — A propos d'un soulier : Il s'étonne de ce que je ne te le resseme "lais" pas.

Anagramme. — Marche et Charme.

Le jeu de Dames. —

Blancs	Noirs
66 à 60	53 à 66
31 25	20 44
63 57	13 20
64 58	26 37
57 50	44 57
59 53	48 59
34 27	21 47
58 52	47 45
62 18	29 51
18 3	42 29
3	72 gagnent.

SURPRISE AGREABLE

Quand une personne a tout fait inutilement pour se débarrasser d'un rhume, elle est toute surprise que quelques doses de BAUME RHUMAL lui apportent une guérison inespérée.

TRANSACTION AVANTAGEUSE ? ...



1. L'HOMME. — Monsieur, désirez-vous acheter, à \$5 la tonne, un lot du meilleur charbon en vente ?

M. X. — Cinq dollars ! Superbe, mais dites, l'homme, êtes-vous sérieux ?



2. L'HOMME. — Certes, monsieur. Vous pourrez surveiller la mise en place du charbon, le refuser et ne le point payer s'il n'est pas tel que représenté.

M. X. — Il se peut que vous soyez honnête. Je vous en achète vingt-cinq tonnes.

COMMENT FUT DECOUVERT LE TELESCOPE

C'est en jouant que les enfants d'un Hollandais, montreur de spectacles, nommé Lippershey, découvrirent le télescope. Ils s'amusaient avec quelques-uns des appareils qui servaient à leur père de gagne-pain, quand, par un heureux hasard, ils placèrent des verres et des miroirs de telle façon que le clocher d'une église fort éloignée parut toucher presque leurs yeux.

Ils s'exclamèrent, et leur père, s'approchant, s'étonna à son tour et constata tout ce qu'on pouvait tirer de cette accidentelle invention.

Cet instrument parvint à la connaissance de Galilée, qui le perfectionna et le présenta ensuite au monde émerveillé.

UN POISSON-CHANDELLE

Un poisson dont on se sert comme d'une chandelle, voilà quelque chose qui, certes, n'est pas banal ! Et cependant, c'est réel. Le poisson-chandelle (candel-fish) est un poisson de petite taille ; il atteint au plus 8 pouces, quelquefois 10 pouces de longueur. C'est sur les côtes de la presqu'île d'Alaska, dans l'Amérique du Nord, que l'on pêche le candel-fish. Son corps est transparent et gras, et cette graisse présente l'aspect du saindoux. Lorsque ce poisson est pêché, on le fait sécher, et, dès qu'il est sec, on l'allume à l'un des bouts. Il brûle environ pendant un quart d'heure, répandant une lumière très brillante. Le vent, même très fort, ne parvient que difficilement, paraît-il, à éteindre cet étrange flambeau.

TROP DE CAEN-CAMP !

Un jour le général Decaen, lorsqu'il n'était encore qu'aide de camp de son frère, fut arrêté par la gendarmerie en se rendant à l'armée. Ses vêtements étaient recouverts de poussière, ses poches étaient vides de papiers d'identité, on le prit pour un faux officier, un espion peut-être, et on l'arrêta.

—Comment vous nommez-vous ? lui demanda le brigadier, quand deux lascars eurent conduit devant lui le redoutable "suspect".

—Decaen.

—D'où êtes-vous ?

—De Caen.

—D'où venez-vous ?

—De Caen.

—Qu'êtes-vous ?

—Aide-de-camp.

—De qui ?

—Du général Decaen.

—Où allez-vous ?

—Au camp.

—Oh ! oh ! dit le brigadier, qui était un faiseur de calembours, il y a trop de camps dans votre affaire ; je vous arrête et vous coucherez au camp !

D'OU VIENT LE PANTALON ?

L'"Intermédiaire" le fait remonter à Abraham et cite une phrase de la Bible où le pantalon serait fort nettement décrit.

Ce qui est plus certain et plus près de nous, c'est que les Vénitiens portaient des pantalons... ou du moins ce que l'on appela des pantalons, en l'honneur de saint Pantaleone, qu'ils honoraient d'un culte spécial.

Mais le pantalon eut beaucoup de mal à s'acclimater dans le reste de l'Europe, et, en 1818, un "Manuel de la bonne compagnie" le proscrivait énergiquement :

"Une mise propre et décente est de rigueur. On doit paraître en habit, jamais en bottes et en pantalon."

Et la gravure qui accompagne ces conseils de tenue pour soirée représente un monsieur en habit à la française, culotte courte, bas de soie, escarpins, et tenant à la main un chapeau de castor anglais.

Le pantalon s'est rattrapé depuis !

EN MANIERE DE CONSOLATION

Un père à son fils, en mettant sous ses yeux le compte du collège :

—Je n'aurais jamais cru que les études coûtassent si cher !

—Et remarque bien, papa, que je suis encore un de ceux qui étudient le moins !...

AH ! CES FACHEUSES AMPOULES !

Avez-vous été soldat ? Pas encore ? Alors vous le serez, et vous aurez des ampoules aux pieds ! Pour éviter l'intrusion de ces hôtes désagréables, il faudrait pouvoir se laver les pieds chaque soir avec de l'eau-de-vie, ou mieux encore avec du rhum, et porter des chaussures ni trop larges ni trop étroites. Le "Godillot" est un terrible ennemi du pied ! Fuyez les chaussettes en laine. Portez des chaussettes de coton "non raccommodées", et, chaque jour, avant le départ pour la marche, enduisez-les à l'intérieur avec un peu de suif. Gardez-vous des souliers neufs comme de la peste ! Quant aux ampoules déjà formées, couvrez-les de charpie ou de chiffons enduits de saindoux, lavez-les avec de l'eau blanche. Aussitôt, l'inflammation disparaîtra et vous serez plus dispos que jamais.

BRIGADIER, VOUS AVEZ RAISON

Un gendarme, du nom de Pandore, et son brigadier circulaient, un dimanche, le long d'un sentier. Pandore, dit tout à coup le brigadier d'un ton solennel :

—Savez-vous quel est le patron des gendarmes ?

—Non, brigadier, et vous ?

—Mon cher, répond doctoralement le brigadier, retroussant sa moustache, c'est un ancien du nom de Josué.

—Ah ! Et pourquoi, brigadier, sans vous commander ?

—Parce qu'il "arrêta" le soleil, et que c'est une "arrestation" assez difficile.

—Brigadier, vous avez raison.

AU THEATRE

Une dame dit à sa fille, assise au bord de la loge, à ses côtés :

—As-tu apporté ta lorgnette, ma chère enfant ?

—Oui, maman, mais je ne peux pas m'en servir.

—Est-elle donc brisée ?...

—Non ; mais j'ai oublié de mettre mes bracelets.

UN JOLI MOT DE HENRI MONNIER

Dinant au restaurant, il aperçoit un cheveu sur l'omelette qu'on vient de lui servir.

Aussitôt, rappelant le garçon, il lui tend gravement le plat en lui disant :

—Rempportez ça, mon ami...

—Pourquoi, monsieur ?

—J'aime les omelettes "chauves" !

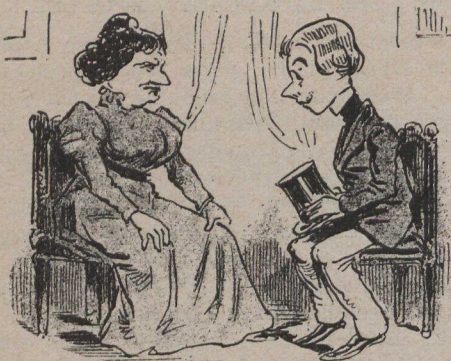


3. M. X. (quelques heures après). — Marie, j'ai profité d'un bon marché exceptionnel en ton absence ! J'ai fait rentrer vingt-cinq tonnes de charbon, à \$5 la tonne. Superbe affaire !...

LA BONNE (entrant). — Monsieur, il y a un homme à la porte qui désire vous parler, il a l'air très énervé.



4. LE VISITEUR (en colère). — M. X., mon nom est Oeilatou, marchand de charbon. Aujourd'hui, un de mes employés, tandis qu'il avait ordre de livrer 25 tonnes de charbon ailleurs ; vous les a livrées, a empoché votre argent et s'est sauvé. Il ne vous reste donc qu'à payer sept dollars comptant par tonne, ou je vous fais arrêter. Peut-être êtes-vous son complice !



—Alors, jeune homme, vous désirez devenir mon gendre ?

—Pas précisément... pourtant, si j'épouse mademoiselle votre fille, je ne pourrai guère l'éviter...

VARIÉTÉS

—Ne trouvez-vous pas que la voix de Mme X... est d'une étonnante fraîcheur ?

—Parfaitement. C'est même peut-être pour cela que son mari est toujours enrhumé.

* * *

—Tu ne joues donc plus avec ta poupée, Lili ?

—Non, je suis trop grande. Ce sera pour mes enfants.

—Et si tu n'en as pas ?

—Je la donnerai à mes petits-enfants.

* * *

Les amis :

—Il y a quelqu'un qui demande monsieur.

—Ce n'est pas possible... depuis trois ans que je ne suis plus ministre, c'est la première fois qu'un ami vient me voir !

* * *

M. Toto, six ans, a une vive discussion avec Mlle Lili.

Tout à coup, Toto s'écrie, très digne :

—Après tout, tu n'es que ma soeur... je vais t'expulser.

* * *

—Ruineuses, les femmes, quand elles sont à la mer ; ainsi, l'an dernier, la mienne me demandait de l'argent dans chacune de ses lettres.

—Et maintenant ?

—C'est par télégrammes.

* * *

Dans un restaurant du boulevard.

—Des tziganes ! c'est que nous aurions voulu dîner sans musique...

—Oh ! la musique ne vous dérangera pas ; le bruit de la vaisselle la domine toujours.

* * *

—Je viens vous demander un conseil. Puis-je avoir confiance en votre ami Durand ?

—Avoir confiance en lui ! Mais certainement ; je lui ai confié mon existence.

—Oui, mais peut-on lui confier quelque chose qui ait de la valeur ?

* * *

Dans un théâtre de troisième ordre.

Un monsieur entre au bureau de location et donne un dollar en argent au guichet. La buraliste regarde la pièce et la lui rend :

—Monsieur, votre pièce est fausse.

—Vous ne voudriez pas, s'écrie-t-il, que je vous donne une bonne pièce pour en voir une mauvaise !

* * *

Bout de conversation entre deux financiers véreux :

—Qu'avez-vous ?

—J'ai... que je viens de distribuer un dividende à mes actionnaires, et je cherche...

—Quoi donc ?

—Le moyen de leur reprendre.

* * *

Entre bonnes amies :

—Quel âge peut bien avoir cette chère Valentine ?

—Elle se donne vingt ans.

* * *

Mlle Lili manifeste à table une grande joie en apprenant qu'on va la mener voir son grand-père.

—Dame, fait la maman, c'est pour elle un véritable grand papa gâteau.

—Il la gâte beaucoup ? demande un invité.

—Il est pâtissier !

* * *

Fragment de dialogue entendu dans un bal, côté des mamans.

—Que pensez-vous de l'aplomb de la petite madame?... Elle dit partout qu'elle a vingt-neuf ans!...

—Ah ! ma chère, elle est si entêtée... quand elle s'est fourré un âge dans la tête!

* * *

Au champ de foire, un bon rustique, d'un marchand grand rieur, accoste la boutique, en lui disant :

—Monsieur, que vendez-vous ici ?

—Des têtes d'ânes, mon ami.

Lors le manant, moins sot qu'un autre, d'un air malin, lui répartit :

—Vous en avez sans doute fait un grand débit, car je ne vois plus que la vôtre...

* * *

Zézète récite son "Pater".

—Tu comprends bien ce que tu dis ?

—Oh ! oui, maman.

—Alors, que veulent dire ces mots : "Le pain de chaque jour" ?

Zézète, après avoir réfléchi :

—Mais, maman, c'est le pain toujours frais.

* * *

Marius raconte ses exploits en Afrique.

—Alors, dit-il, me jetant sur le lion, avec ce simple canif, je lui ai tranché la queue.

—Mais pourquoi ne lui avez-vous pas coupé la tête ?

—Impossible !... On la lui avait déjà coupée avant !...

* * *

En correctionnelle.

L'accusé. — Je vous jure, monsieur le président, que j'ai péché par ignorance.

Le juge (sévèrement). — Mauvaise excuse, sachez que nul, vous m'entendez bien, nul n'est censé ignorer la loi. (Se tournant vers son assesseur et à voix basse). En vertu de quelle loi pouvons-nous le condamner ?

* * *

COMMENT POUSSENT LES ONGLES

Un médecin allemand, aussi savant que patient, a eu la curiosité de rechercher comment poussaient les ongles, se posant ces diverses questions : les ongles poussent-ils aussi vite en été qu'en hiver ? Combien de temps faut-il à un ongle pour se renouveler ? Tous les ongles poussent-ils avec la même rapidité ? Poussent-ils de la même façon à gauche qu'à droite ? etc.

Les observations et les mesurations de notre savant ont porté sur 30,000 mains : on ne les accusera pas d'insuffisance. Elles ont donné les résultats suivants, dont quelques-uns, il faut le reconnaître, n'étaient pas soupçonnés.

Ainsi il est acquis que les ongles, comme d'ailleurs les cheveux, et tout ce qui végète, poussent plus vite en été qu'en hiver. Dans le premier cas, il ne faut que 116 jours pour qu'un ongle se renouvelle, tandis qu'il en faut 132 dans le second.

Puis, les ongles de la main droite poussent un peu plus vite que ceux de la main gauche. La même observation avait été faite par un autre auteur pour les cheveux et la barbe. Mais il serait intéressant de voir si cette loi est renversée chez les gauchers.

Enfin, la croissance des ongles varie avec l'ordre des doigts. Tandis qu'elle atteint le maximum de rapidité pour le médium et le minimum pour le pouce, les autres doigts ont une vitesse de croissance moyenne.

Bien entendu, — mais l'observation n'est pas neuve, — les ongles, toujours comme les cheveux, croissent d'autant plus vite que le sujet est plus jeune.

LA DERNIÈRE PARTIE DE FOOTBALL



Ce fut une fameuse victoire !!

FONDÉE EN 1902

La Société de Crédit Hebdomadaire, Limitée

(Incorporée par le Gouvernement du Canada le 23 octobre 1903)

17, COTE PLACE D'ARMES

Tel. Bell Main 675

Les gens économes et en même temps PREVOYANTS, ne font pas consister uniquement l'économie à vivre le plus strictement possible, au jour le jour ; ils se hâtent, lorsque l'occasion s'en présente, de ménager leur argent et de le faire FRUCTIFIER le plus intelligemment possible. Or, quiconque possède un capital, si MINIME qu'il soit, ou d'une manière plus générale, tous ceux qui travaillent à la constitution d'une FORTUNE, commerçants, industriels, fonctionnaires, artisans, ouvriers, savent avec quelle prudence et avec quelle réflexion ils devront CHOISIR l'établissement financier auquel ils confieront leurs fonds et par cela même leurs intérêts. Avec son expérience et sa réputation solidement assise, LA SOCIÉTÉ DE CRÉDIT HEBDOMADAIRE, Limitée, offre des avantages exceptionnels à tous ceux qui veulent promptement CAPITALISER une modeste somme mise de côté chaque semaine. Système simple, sûr et sans aléa d'aucune sorte.

Les demandes de renseignements sont accueillies avec empressement aux bureaux de la Société.

17 COTE PLACE D'ARMES, MONTREAL, (Canada)

Tél. Bell Main 675.

Chambres 314-314A.

On demande immédiatement de bons agents bien recommandés et actifs.

LE REMEDE DU Dr SHOOP CONTRE LE RHUMATISME

Ne coûte rien s'il échoue.

N'importe quelle personne honnête qui souffre du Rhumatisme est invitée à profiter de cette offre. Durant bien des années je faisais partout des recherches pour trouver un spécifique pour le rhumatisme. Je poursuivais ce but pendant près de 20 ans. Ce fut enfin en Allemagne que mes recherches aboutirent. J'y découvris un précieux produit chimique, qui ne me déçapointa point comme d'autres remèdes contre le Rhumatisme avaient toujours et partout désappointé les médecins.

Je ne prétends point que le Remède du docteur Shoop contre le Rhumatisme soit capable de convertir les jointures osseuses en chair. C'est chose impossible. Mais il fera sortir hors du sang le poison qui cause les souffrances et les enflures, et c'est par là qu'il met fin au Rhumatisme. Je sais cela si bien que je fournis mon Remède contre le Rhumatisme à l'essai pour tout un mois. Je ne peux pas guérir tous les cas dans l'espace d'un mois. Ce serait déraisonnable d'attendre cela. Mais la plupart des cas se laissent vaincre en moins de 30 jours. Ce traitement d'essai vous donnera la conviction de ce que le Remède du docteur Shoop contre le Rhumatisme exerce un pouvoir contre le rhumatisme — une puissante force, à laquelle cette maladie n'est pas capable de résister.

Je vous fais cette offre dans le but de vous convaincre de ma confiance. Cette confiance est uniquement le résultat de mon expérience — de mes connaissances réelles. JE SAIS ce que mon remède est capable d'accomplir. Je le sais en effet si bien que je suis prêt à le fournir à l'essai. Ecrivez-moi simplement une carte postale et demandez mon livre sur le Rhumatisme. Je m'arrangerai alors avec un droguiste de votre voisinage, afin que vous puissiez obtenir six bouteilles du Remède du Dr Shoop contre le Rhumatisme, pour faire cet essai. Vous pouvez en faire l'épreuve pendant tout un mois. S'il réussit, il vous coûtera \$5.50. S'il échoue, c'est moi, et seulement moi qui en souffrira la perte. Tout cela ne tiendra qu'à vous. C'est exactement ce que je veux dire. Si vous dites que l'essai n'a point été satisfaisant, je n'attends pas un sou de vous.

Je n'ai pas d'échantillons. N'importe quel échantillon, qui lui seul peut déjà affecter le Rhumatisme doit être rempli de drogues jusqu'à en être dangereux. Je n'emploie pas de ces drogues, car c'est dangereux d'en prendre. Il faut que vous expulsiez la maladie hors du sang. Mon remède fait cela, même dans les cas les plus difficiles et obstinés. Il a guéri les plus vieux cas que j'aie eu à traiter, et dans toute mon expérience, au cours de toutes mes 2,000 épreuves je n'ai jamais trouvé d'autre remède qui fût capable de guérir un seul cas chronique sur dix.

Ecrivez-moi et je vous enverrai le livre. Essayez mon remède pendant un mois, car il ne saurait jamais vous nuire en aucune sorte. S'il échoue, c'est moi qui y perds.

Adressez-vous au Dr Shoop, Box 80, Racine, Wis., E.-U.

Les cas doux, non chroniques, se guérissent souvent avec une ou deux bouteilles. En vente chez tous les pharmaciens.



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les **Cors, Verrues et Durillons**. Energique, Inoffensif et Garantit. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. **A. J. LAURENCE**, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

CHOSSES ET AUTRES

—La dette consolidée de la ville de Montréal s'élève à \$27,000,000.

—Parmi les indigènes du Mexique il y a 150,000 descendants de l'ancienne race des Aztecs.

—La longueur totale du réseau des chemins de fer dans l'Empire Britannique est de 22,152 milles.

—On vient d'expédier de la Sibérie à Berlin, Allemagne, pour la première fois 10 tonnes de bœuf en conserves.

—Voilà 26 ans, la première expédition de blé du Manitoba comprenait 500 minots. Les temps sont bien changés.

—La Mer Morte est une des plus chaudes du globe et l'on dit qu'il s'y évapore un million de tonnes d'eau par jour.

—On a investi la somme de quinze millions dans l'industrie de la laine au Canada ce qui donne de l'emploi à plus de deux mille ouvriers.

—Presque toute la ficelle d'engrègement, dont nous importons pour la valeur de \$1,750,859 nous vient des Etats-Unis.

—Les manufacturiers ont préparé pour la prochaine saison des fêtes une nouvelle paire de bretelles dites à "combinaison" comprenant des jarretières à jambes et à bras.

—Le train de chemin de fer le plus lourd traîné par une seule locomotive américaine, consistant de 84 wagons chargés, a été conduit sur une distance de 63 milles, à une vitesse de 13 milles à l'heure. Le train pesait dans les environs de 4,787,5 tonnes.

—Des recherches faites en Prusse ont démontré que le sucre aidait à l'activité musculaire; on a aussi démontré que le sucre ne faisait pas pourrir les dents. Les guides dans les montagnes de la Suisse mangent beaucoup de sucre lorsqu'il font une ascension.

—La production totale de différents minéraux dans l'Ontario cette année a été de \$7,134,135, contre \$6,257,449, l'an dernier. Parmi les principaux minéraux le nickel tient la première place au chiffre de \$2,210,761; le fer en gueuse vient ensuite pour \$1,701,703.

—Un savant anglais, M. Mann, vient de se livrer à des études sur la feuille de thé et sur la modification qu'elle subit dans la préparation qui lui donne seule tout son arôme; et il est arrivé à cette conclusion qu'un ferment se développe dans la feuille et la modifie entièrement.

—Le faux-col rabattu ne sera désor-



SAVON BABY'S OWN

Prévient les irritations et maladies de peau qui font tant souffrir les enfants. Son emploi est des plus agréables.

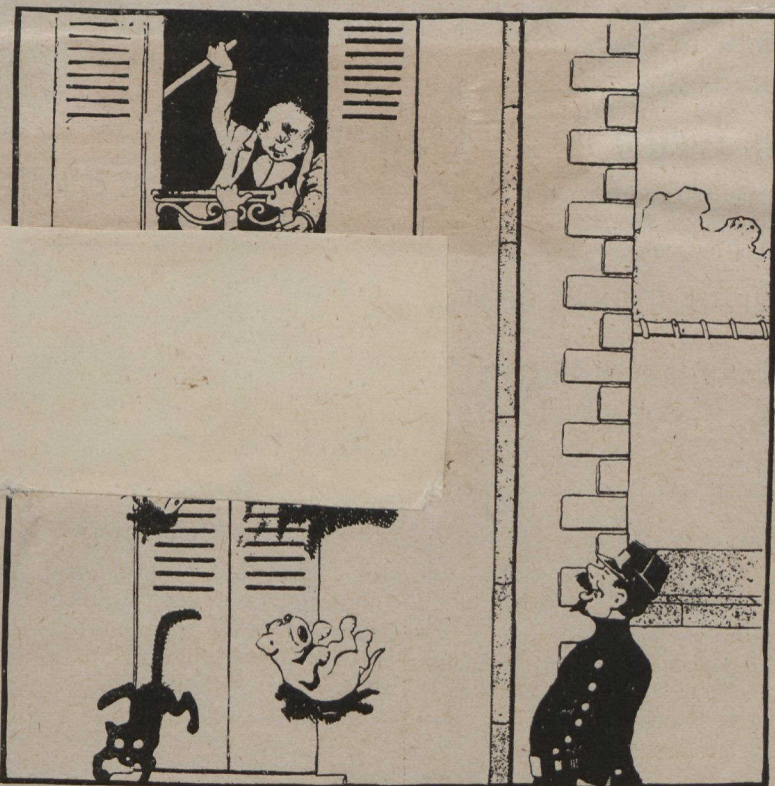
ALBERT TOILET SOAP CO., MONTREAL
35-***-n-y

mais plus de mode nouvelle. Les faux-cols droits ou à pointes rabattues sont du nouveau goût et seront les plus en vogue, cette année, dit le "New York Commercial". La cravate à noeuds croisés, (four in-hand) sera du dernier style.

—Le Canada importe chaque année pour \$1,500,000 de peaux de chèvres, fait qui devrait en induire plusieurs à l'élevage des chèvres, dont les produits sont nombreux et très rémunérateurs. Le lait, le fromage, la chair et la peau des chèvres sont partout en Europe, très estimés et en valeur. On en fait déjà l'élevage aux Etats-Unis, sur une grande échelle.

—Il n'y a en Europe que la Suède, la Norvège, l'Autriche et la Russie, qui produisent assez de bois pour leur consommation. L'Angleterre est obligée d'en acheter à l'étranger pour \$100,000,000 par année; la France pour \$28,000,000; l'Allemagne, pour \$70,000,000; la Belgique, pour \$20,000,000; l'Espagne et l'Italie, pour \$6,000,000, et la Suisse pour \$3,000,000.

—En Angleterre, on vient d'imaginer une machine automatique susceptible de couper les cheveux toute seule. C'est une sorte de calotte à laquelle sont très ingénieusement adaptées vingt-six paires de petits ciseaux. On se l'applique sur la tête, on presse un bouton qui met en mouvement un ressort de mon-



EN CONTRAVENTION

L'agent. — Vous ne savez pas qu'il est défendu de rien secouer ou battre par les fenêtres après dix heures !..

tre et en vingt-cinq secondes exactement on obtient une coupe de cheveux d'une irréprochable symétrie. L'inventeur de cet appareil se trouve actuellement à Londres, où il expérimente son système sur toutes les têtes qu'on veut bien lui confier.

Théâtre National Français

1440 STE-CATHERINE

SEMAINE DU 23 NOVEMBRE 1903

— LE — Vieux Foyer

Voyez... la ferme.
L'église Grâce de N.-Y.
Le rêve de Joshah.

Prix matinées : 10c, 15c, 20c, 25c, 30c.
Prix soirées : 20c, 25c, 35c, 40c, 50c.



Venez nous consulter si votre vue se fatigue en lisant, en causant ou quand vous faites quelque sorte d'ouvrage; cela ne coûte rien. Nous vous fournirons une paire de lunettes qui aidera votre vision.

ROD. CARRIERE, OPTICIEEN

Diplômé du Collège d'Optique de Philadelphie. Instructeur d'Optique au Collège de Pharmacie de Montréal.

Magasin et Salons privés :

1741 Ste-Catherine

[entre les rues St-Denis et Sanguinet]

Téléphone Bell Est 2257

Quand les autres remèdes n'ont pu guérir votre Toux essayez le SIROP MATHIEU (de Gou- dron et d'Huile de Foie de Morue)

Un assez grand nombre de personnes, malades des bronches, et se croyant atteintes de consommation sont aujourd'hui en bonne santé, grâce aux qualités toniques et fortifiantes du Sirop Mathieu.

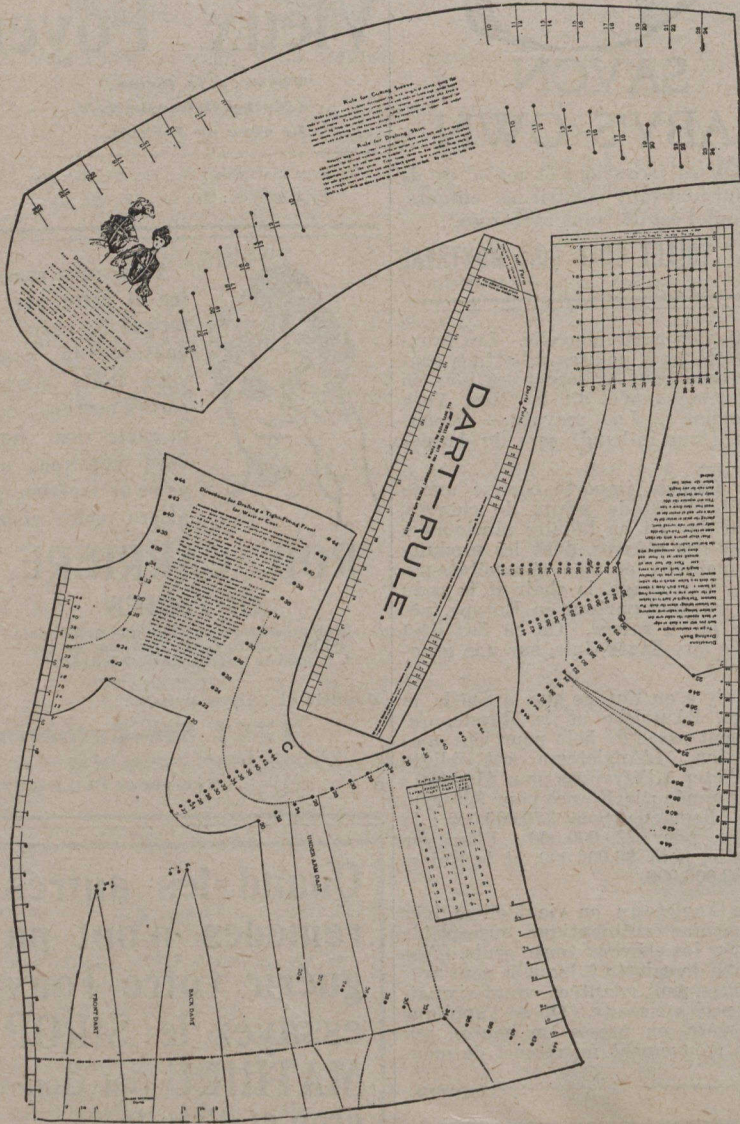
En vente partout. 35c le gros flacon

Cie J. L. MATHIEU, Prop.
SHERBROOKE, P. Q.



Une Méthode de Coupe de \$5.00 pour 25c

Nous avons acheté une Grande Quantité de Méthodes de Coupe "New London"



LA METHODE DE COUPE "NEW LONDON."

Pour tailler les Vêtements de Dames et d'Enfants.

Cette méthode, pour dessiner et tailler les robes et manteaux de dames, etc., est parfaite et fut inventée par feu le professeur Wellington. Plusieurs des principaux tailleurs, dessinateurs et coupeurs de l'Amérique s'en servent.

Un enfant peut, avec cette méthode, dessiner et tailler.

L'emploi de cette méthode fait épargner beaucoup d'étoffe, de travail et de temps.

S'apprend sans Professeur.

Cette nouvelle méthode de coupe, vu ses excellentes qualités pratiques, commodes, durables et profitables, se vend rapidement à \$5.00. Toutes les personnes intelligentes l'apprécient en la voyant. C'est, en un mot, la méthode de coupe la plus simple et la meilleure qui soit inventée. Presque toutes les familles possèdent une machine à coudre, et il n'y en a pas une sur vingt qui ait une méthode de coupe, et pas une sur cinquante qui possède une méthode ayant une valeur spéciale quelconque. C'est, par conséquent, un article indispensable et non de luxe. Cette méthode est si simple que vous pouvez la comprendre sans l'aide d'un professeur. Elle vous permet de tailler les vêtements de presque tous les genres et de toutes les dimensions imaginables, et ce si parfaitement que vous pouvez les confectionner sans les mettre à l'essai.

Cette Méthode est sous forme de Diagramme

On la vend régulièrement, dans toutes les parties du pays, \$5.00, mais nous l'offrons à tout lecteur de l'ALBUM UNIVERSEL pour 25c, et quatre coupons découpés dans notre journal pendant quatre semaines consécutives.

Pas de frais de poste pour les abonnés de la campagne. Profitez de cette offre extraordinaire et commencez dès maintenant à conserver les coupons.

Un locataire se plaint à sa concierge d'être importuné par les sollicitations d'un mendiant qui stationne tous les jours sous la porte cochère.
—N'y aurait-il pas moyen, dit-il, de le faire déguerpir ?
—Quant à ça, monsieur, impossible !
—Et pourquoi ?
—Le propriétaire l'a autorisé... C'est son cousin germain !
* * *

En Australie, un violoniste vient d'être pendu haut et court pour un meurtre qu'il a commis.
A ce propos, un journal de Sydney porte en manchette : "Morceau final du célèbre violoniste X... Exécution sur une seule corde."
* * *

Un président de cour, aussitôt l'audience finie, courait s'enfermer

seul en compagnie de cinq ou six chiens de chasse, qu'il caressait une heure durant, et pour tout visiteur sa porte demeurait impitoyablement close.
—Etrange manie que vous avez là, lui disait un avocat, et bien inexplicable !
—Inexplicable !... N'est-ce donc rien que le plaisir de se trouver après l'audience avec des bêtes qui ne parlent pas ?

UN NOUVEAU GALILÉE



UN NOUVEAU GALILÉE

-Pourtant... elle tourne...

Toto, entendant son papa causer des événements qui désolèrent la Martinique, a été bien étonné d'apprendre que l'on fabrique le sucre avec la canne à sucre qui pousse dans le pays.

—Je comprends, maintenant, a dit le petit espiègle, pourquoi mon cousin Georges suce toujours sa canne : ça doit être une canne de la Martinique !
* * *

Un bohème, en guenilles et des plus crasseux, a été recommandé au riche banquier, de qui il espère un secours.

On le fait attendre dans l'antichambre où il contemple, pour passer le temps, une superbe collection d'insectes.

—Sapristi, dit-il à mi-voix, je ne comprends pas que ce monsieur collectionne autant de bêtes, quand il y a tant de gens, comme moi, par exemple, qui sont contents de s'en débarrasser.



LES REMPLACANTES

—Pour vous prendre comme bonne d'enfants, je vous trouve bien petite.

—Ca vaut mieux, madame, le bébé se fera moins de mal quand je le laisserai tomber.

PARTOUT

Allez où vous voudrez, on vous dira que le BAUME RHUMAL est le remède suprême contre la toux, le rhume, la bronchite, la coqueluche.